

16
PAGES

LUNDI 8 AOUT 1949

N° 195

DANS CE NUMÉRO, "BUT ET CLUB" RÉVÈLE POURQUOI NEW-YORK
N'OUVRE PAS SES PORTES AU BRILLANT BOXEUR FRANÇAIS
LA SUITE DES SOUVENIRS DE JACQUES MARINELLI
ET LES DESSOUS DE LA DÉFAITE DE WHITE-CITY DÉVOILÉS PAR MARCEL HANSENNE

20 frs

Afrique du Nord - Avion : 22 frs

" But et Club " révèle pourquoi, en dépit de son brillant succès de mercredi à Montréal le valeureux " Tarzan " de Buzenval n'a encore reçu aucune proposition des



LE REPRÉSENTANT AMÉRICAIN DE LAURENT N'EST PAS, HÉLAS, EN ODEUR DE SAINTETÉ

MERCREDI dernier, à Montréal, devant 19.000 spectateurs, Laurent Dauthuille a battu par knock-out, au cinquième round, l'idole du « pays des grands lacs », Johnny Greco.

La recette a atteint 73.000 dollars.

Du même coup, le record canadien (55.000 dollars) a été pulvérisé.

Les organisateurs ont béni cette soirée — cependant gâchée par la pluie.

Johnny Greco l'a béni aussi, quoique battu.

— Dauthuille est un « moyen », a-t-il déjà prétendu en comptant les nombreux dollars qu'il a encaissés.

Laurent, de son côté, s'est frotté les mains : sa part de la recette était coquette, son prestige encore rehaussé.

Mais il s'est rembruni quand il a appris qu'en dépit de son éclatant succès, New-York, enfin les organisateurs new-yorkais, ceux-là mêmes qui « font » les champions du monde, n'avaient pas levé le petit doigt...

Pourquoi ?

C'est ce que But et Club révèle aujourd'hui à ses lecteurs, après avoir fait le point de la carrière nord-américaine de notre brillant compatriote, avec ce souci d'objectivité dans l'information qui a toujours été sa loi.

1948 avait été une mauvaise année pour Dauthuille. Combats rares, perspectives peu reluisantes, besoins quotidiens pressants. C'était l'époque où Marcel Cerdan faisait recette aux U. S. A. L'Amérique, la terre promise, les dollars... « Si nous allions là-bas », proposa Dauthuille à son manager.

« Si tu veux, petit », répliqua Barraut, qui s'était déjà inquiété d'un départ possible et avait pris contact, par écrit, avec le fameux Lew Burston.

Le temps passa. Confusément, Barraut espérait que les choses s'arrangeraient en France.

Il n'en était rien. C'est alors que Barraut reçut le représentant du manager américain Waxman.

« Voici notre offre, exposa ce dernier : Dauthuille vient au Canada, il rencontre quelques seconds plans afin de se faire connaître et, sans désemparer, nous faisons la grosse affaire avec Greco. Ce match, à lui seul, vaut, sous l'angle du rapport en dollars, une longue campagne aux U. S. A. »

Devant de telles propositions, Barraut accepta. Lew Burston était oublié. Et le 1^{er} novembre 1948, Laurent Dauthuille et Barraut, tous deux très émus, quittaient la France pour le Canada.

Ils y furent fort bien reçus. On les laissa se reposer quelques jours et l'on se mit à parler business. Tandis que Dauthuille s'entraînait, on renouvelait à Barraut les propositions faites à Paris. Allons, tout allait pour le mieux. Dès lors, les Américains s'intéressèrent de plus près à l'entraînement de Dauthuille. Quand Laurent monta sur la bascule, Waxman faillit avaler son cigare : « Mais... Mais... c'est un poids moyen !... »

« Mais... Mais... Bien sûr », répondit simplement Barraut. Tout s'écroulait. Les Américains avaient pris Dauthuille pour un gros welter, Greco étant lui-même un homme de 67 kilos. C'est alors que commencèrent les malheurs de l'équipe Barraut-Dauthuille.

La vie est chère au Canada, surtout quand on n'a pas de dollars.

et plus de combats en vue.

Et puis, la chance — tout de même ! — sourit à Dauthuille. On lui trouva un adversaire poids moyen : Zaduck. Dauthuille le battit aux points. Ce ne fut pas un « boom » financier. Les spectateurs étaient quand même venus assez nombreux voir boxer le petit Français dans ce pays où l'on reste terriblement attaché à la France.

Les organisateurs hochèrent la tête : « Hé ! hé ! au fond, ce petit Dauthuille ce n'est peut-être pas une si mauvaise affaire », se dirent-ils à moitié convaincus.

Un mois plus tard ils opposaient Laurent à Forte. Victoire par K.-O. Et ce fut le tour du coriace Zanelli.

Ainsi, à coups de poings, sans tam-tam, Dauthuille établissait sa renommée. Les organisateurs résolurent de jouer sa carte, d'en faire la grande vedette d'une réunion du Forum. Ils invitèrent Jake La Motta à Montréal. On connaît l'histoire : la nette et sensationnelle victoire du Tarzan de Buzenval sur l'actuel champion du monde.

Sans avoir fait fortune, Dauthuille et Barraut vivaient cependant assez largement. Le succès sur La Motta les avait, au surplus, moralement comblés. Ils décidèrent néanmoins de rentrer en France. Le mal du pays, un peu, et une certaine déception sur le plan monétaire — malgré tout...

En voyant partir cette vedette naissante, M. Godbout, le promoteur canadien, se gratta la tête :

« Ah ! si Dauthuille pouvait peser un peu moins lourd et Greco un peu plus, quel combat nous pourrions organiser ici. »

« C'est ça, rétorqua Barraut, quand vous aurez décidé Greco nous reviendrons. »

A Paris, on accueillit les deux hommes avec des transports de joie. Le combat Dauthuille-Belloise fut sur le point d'être conclu. Et tout craqua soudain : Belloise se « dégonflait »...

Désespéré, Dauthuille et Barraut repartirent pour le Canada comme ça, sans contrat, sur un coup de tête.

Cette fois le sort fut avec eux. « Ça y est, leur annonça M. Godbout dès leur arrivée, Greco est décidé... »

On discuta longtemps le poids. Les représentants de Greco exigèrent pour Dauthuille la limite de 70 kg. 700. Le Français accepta. Quant à Greco, il se laissa engraisser — tout doucement — et se présenta finalement à 70 kg. 300.

En cinq rounds, l'affaire fut bâclée, Dauthuille irrésistible, l'idole canadienne écrasée...

Et voilà comment Dauthuille réussit quand même à livrer le combat pour lequel il avait quitté la France, il y a un an.

Y fut-il parvenu sans succès sur La Motta ? Certainement pas. La popularité de Laurent, après ce combat, était telle, au Canada, que le perspicace M. Godbout était certain, avec lui, de rentrer au moins dans son argent en dépit des exigences de Greco. Et Greco était gourmand. C'est cette soif de dollars qui le perdit. S'il n'avait été alléché par une bourse coquette, Greco se fut dérobé. L'appât du gain fut le plus fort... avant Dauthuille !

Certes, Laurent a des raisons d'être fier de son succès sur Greco. Il n'empêche que son plus beau titre de gloire reste sa victoire indiscutée — sur le poids moyen américain Jake La Motta, champion du monde de la catégorie.

Qu'on le veuille ou non, en effet, Johnny Greco n'est qu'un welter, et Dauthuille un moyen. Aux yeux des Américains un succès sur un welter ne vaut donc pas une victoire sur un moyen. La meilleure carte de visite de Laurent reste, en conséquence, son triomphe sur La Motta.

Pourquoi, dira-t-on, n'en a-t-il pas encore tiré profit ? Pourquoi les portes des U. S. A. ne se sont-elles pas encore ouvertes devant sa jeunesse triomphante ?

C'est là où l'on pénètre les mystères de la boxe américaine. Waxman, le manager yankee de Dauthuille, n'a pas bonne cote à New-York.

A plusieurs reprises, il a frappé du doigt l'huissier du Madison Square Garden.

Jamais il ne reçut de réponse satisfaisante.

Il nous plaît de supposer qu'à la longue, les dirigeants du Madison Square Garden ne tiendront pas rigueur à Dauthuille de leurs différends avec Waxman.

C'est devant une telle situation qu'on mesure l'influence de Lew Burston à New-York. Avec ce diable d'homme, Marcel Cerdan n'a jamais fait antichambre. Avec lui, Cerdan a atteint le titre



Johnny Greco, qui a éprouvé la puissance de Dauthuille au cours du premier round, se couvre devant l'attaque du Français. Greco, ancien welter, nous apparaît comme un poids moyen, encore qu'un peu dodu.



Dauthuille, qui est décidé à en finir avant la limite, vient de tenter un uppercut du gauche à la mâchoire, mais Greco a évité le coup à temps.

sur le Canadien Johnny Greco,
organiseurs yankees :

DAUTHUILLE A NEW-YORK

mondial. Avec lui, il a encore une chance de le reprendre en septembre prochain...

Dauthuille réclame à grands cris : La Motta, Robinson, Belloise, Cerdan...

Il a raison. Il est digne d'eux.

Il est digne de combattre à New-York.

Il est digne de prendre rang dans la course au titre. Hélas ! que lui propose-t-on ? Le Cubain Kid Gavilan (encore un welter...) à Montréal !

Dauthuille en triomphera, quoique Gavilan ait démontré devant Robinson qu'il était un boxeur difficile.

Il en triomphera, mais après ? Oui, après, est-ce que New-York continuera à l'ignorer, sous prétexte que Max Waxman n'y est pas en odeur de sainteté ? Evidemment, on ne doit pas très bien comprendre, en France, ce qui se passe outre-Atlantique dans les coulisses de la boxe.

Il est des ténèbres qu'il est malaisé de dissiper. Nous nous y sommes cependant essayés, en nous faisant l'écho, non pas de ragots de bonne femme, mais de propos tenus par les plus hautes personnalités du pugilisme yankee.

A l'exemple de Cerdan, nous pourrions en ajouter un autre : celui de Robert Villemain.

L'élève de Jean Bretonnel, bien « chapeauté » lui aussi, à New-York, n'a pas eu de mal à paraître sur le ring du Madison Square Garden.

Steve Belloise et Jake La Motta ont été ses rivaux. Pourquoi ne seraient-ils pas demain ceux de Laurent Dauthuille ?

Qu'on ne vienne pas nous dire : Dauthuille fait peur aux poids moyens américains... Certes, la puissance de Laurent, son dynamisme, sa fougue au combat ne manquent pas de les inquiéter, mais un professionnel de la boxe, en Amérique du Nord, n'a jamais laissé échapper une bourse intéressante.

Voyez Johnny Greco...

Que Harry Markson, directeur général de la boxe au Madison Square Garden et son matchmaker Al Weill acceptent brusquement de traiter avec Waxman et les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

Il ne nous appartient pas de formuler un pronostic sur la nature des prochaines conversations de Max Waxman et Barrat avec les maîtres de la boxe américaine. Il suffit de si peu de chose, souvent, pour rétablir un crédit chancelant comme l'est celui du confident de Jack Dempsey — Waxman étant effectivement l'intime du grand Jack — oui ! de si peu de chose...

Si les organisations du tout puissant Norris — le successeur de Mike Jacobs — restent hostiles à Laurent Dauthuille (par personne interposée), il restera toujours la ressource à Barrat de décider M. Godbout à jouer à nouveau — et, souvent — la carte Laurent au Forum de Montréal.

Il nous étonnerait que des poids moyens américains refusent le voyage s'ils y trouvent leur compte.

Jake La Motta l'a bien fait.

Son frère Joe a prétendu qu'il était prêt à recommencer, avec le secret espoir de prendre sa revanche. Un problème reste posé :

M. Godbout tient-il en Laurent Dauthuille l'homme appelé à supplanter totalement Johnny Greco dans le cœur des Canadiens, ou les 73.000 dollars de recette réalisés mercredi ne l'ont-ils été qu'en fonction de l'apparition sur le ring du beau Johnny ?

Emettons un vœu : celui que les organisateurs américains accordent sportivement à Laurent Dauthuille, dans leurs programmes futurs, la place qu'il mérite. Le business est une chose, le sport en est une autre. Même en matière de professionnalisme.

Et, tout compte fait, Dauthuille, attrayant comme il l'est devenu, doit leur permettre d'accomplir à la fois un beau geste sportif et une bonne affaire.

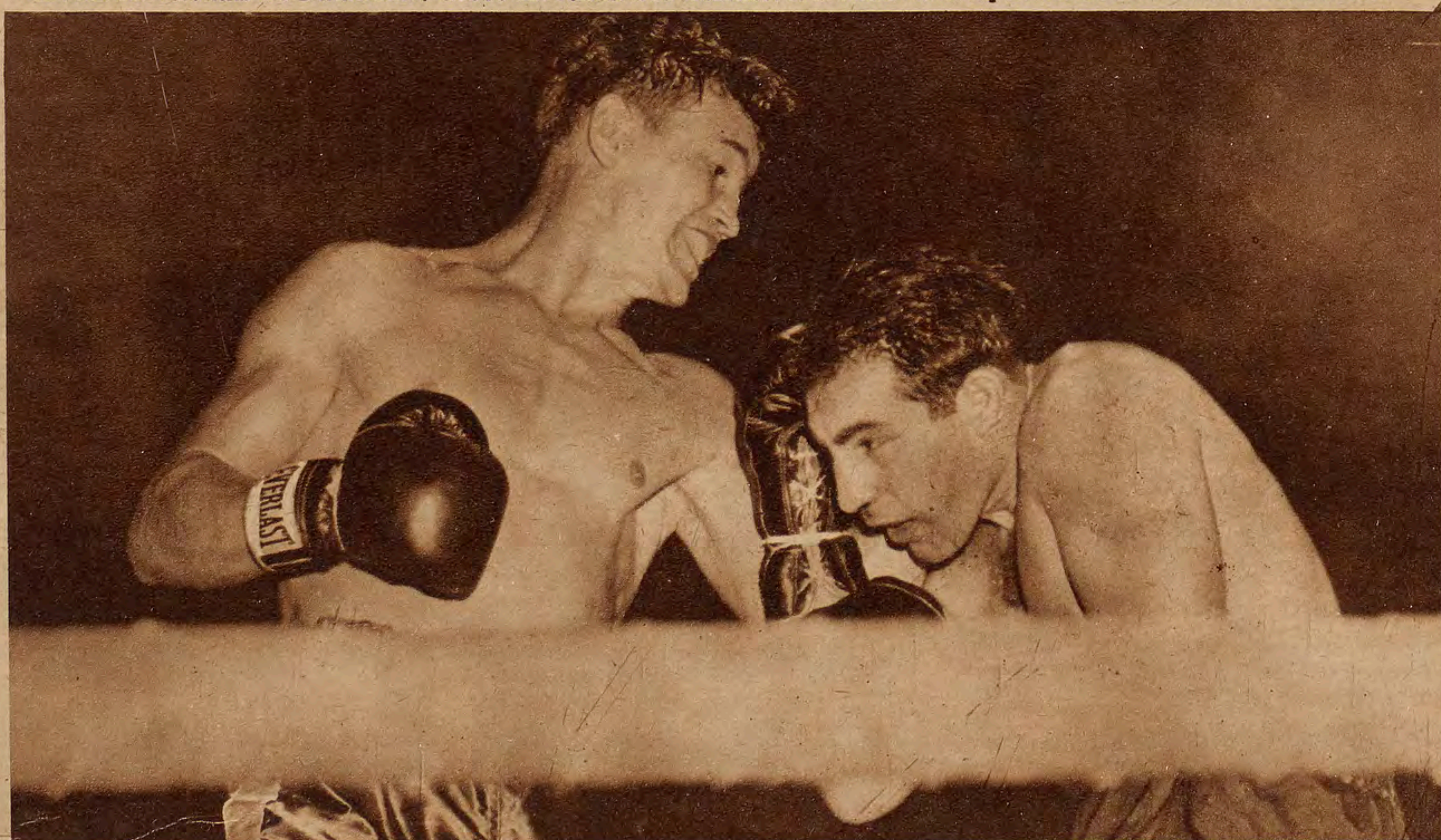
Deux arguments auxquels nul ne devrait résister...



Cette fois, Johnny Greco a eu beau se baisser, il n'a pu parer le crochet du droit de Dauthuille qui va toucher son but.



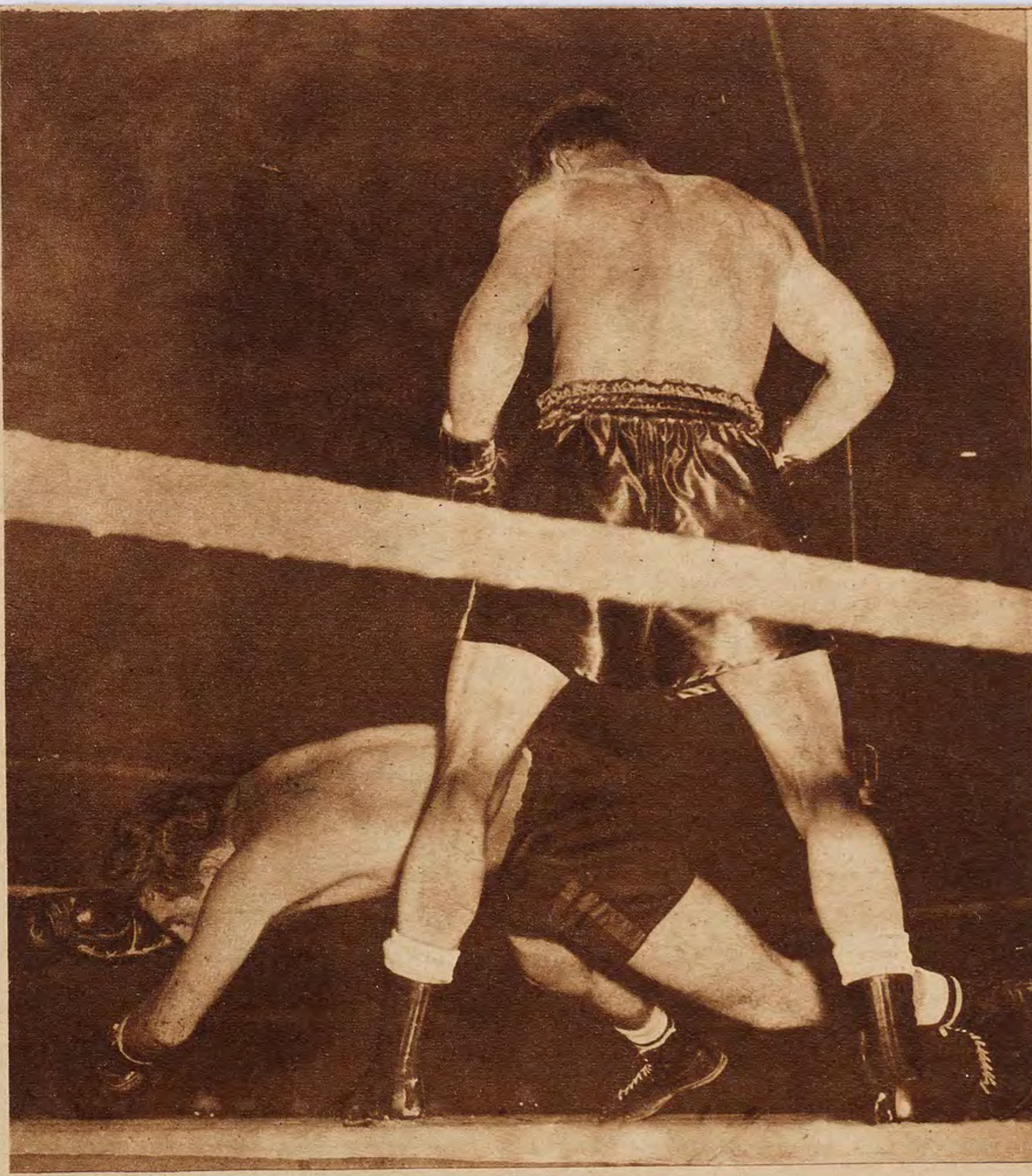
Quatrième round : Greco commence à recevoir une terrible "punition". Le visage marqué, craintif, reculant devant les assauts de Dauthuille, Greco est réduit à la défensive. Il tente de bloquer ce crochet droit de Dauthuille.



Greco encore à l'épreuve. Il a levé son poing droit pour parer le crochet du gauche que lui décochait Dauthuille, mais il n'a réussi qu'en partie son travail de protection et il ne pourra éviter le crochet droit qui suivra.

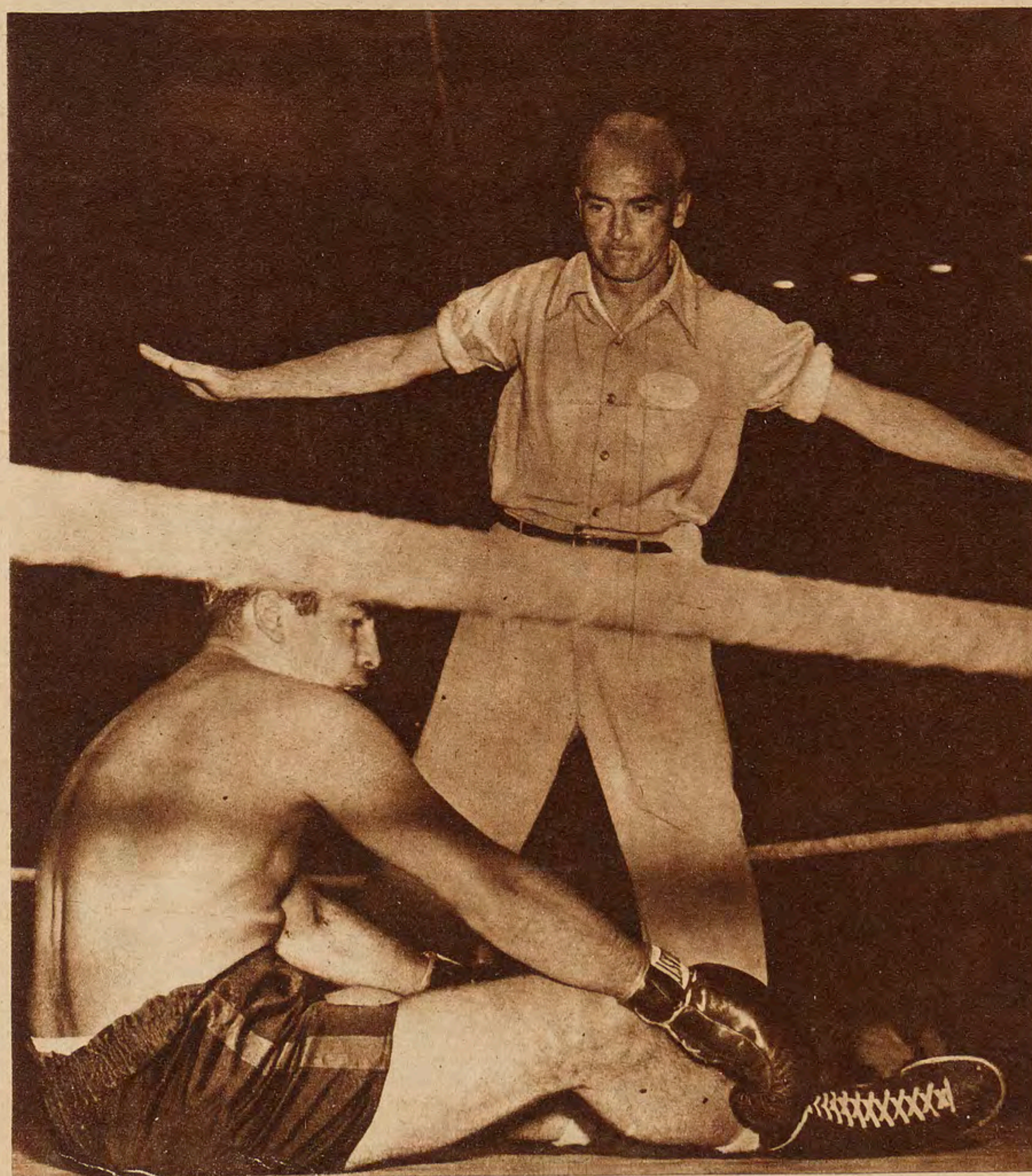


Cinquième round : Dauthuille a croché du droit et Greco s'effondre au tapis.

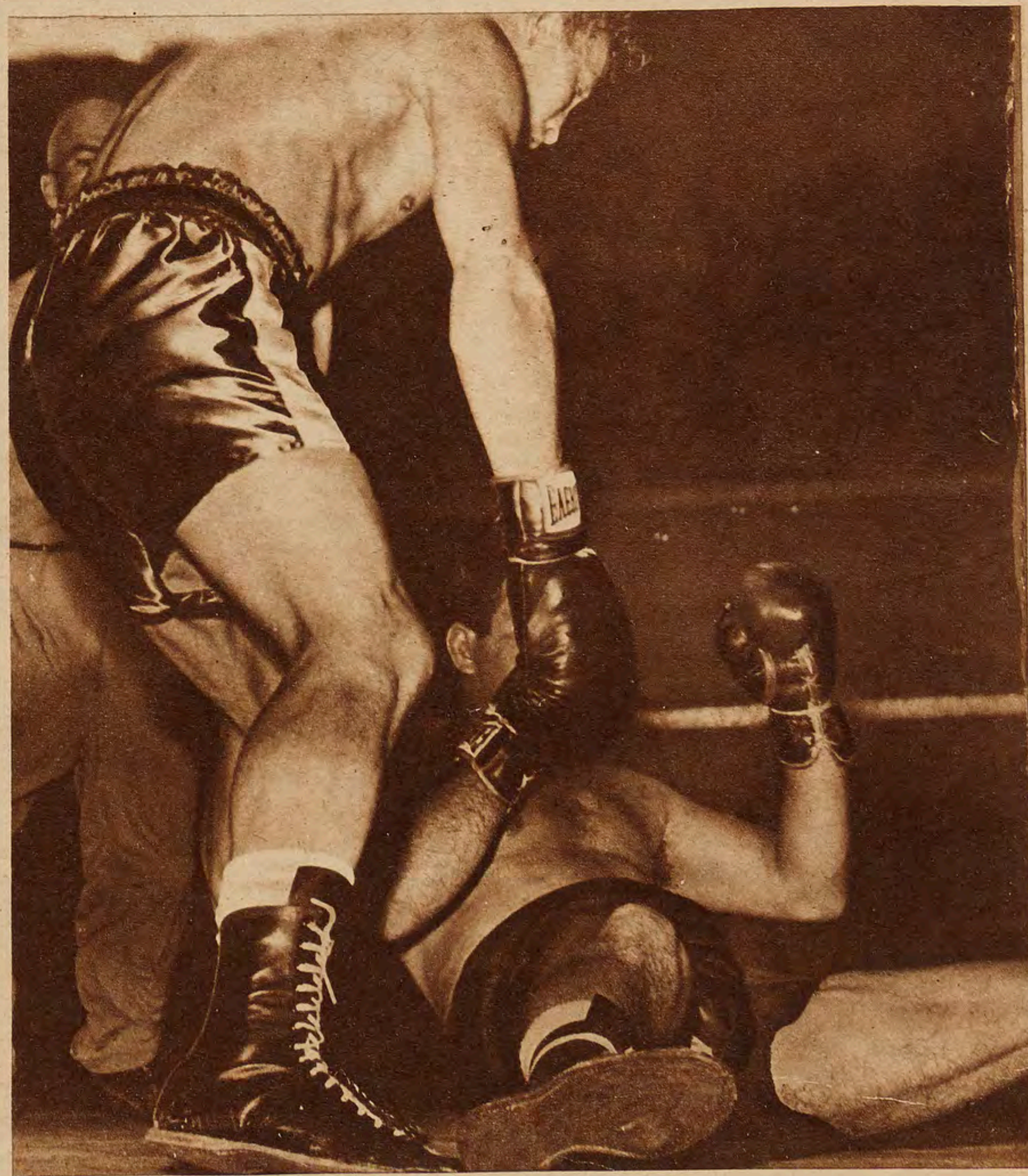


Tandis que Greco touchait le sol, Dauthuille attendait, prêt à continuer le combat.

CINQUIÈME ROUND : LA FIN DE JOHNNY GRECO EN 4 PHOTOS



Greco n'a pu se relever, le compte de 10", et l'arbitre le déclare k. o.



C'est fini, Dauthuille a gagné et il aide son adversaire à se remettre debout.

A
i

Je
vie
le
tu
ce
au
d'
La
ch
pr
m
lu
ti

D

« bl
lign
vers
rion
trac
J'
mai
j'av
nant
plai
plus
pres
perf
l'anc
tapa
mon
ohac
conf

Ce
quel
en
le m
pair
lesq
une
A
de l
méc

J'
cons
debe
ficile
L
pour
je n
pula
Ce
de l
des
une
onfi
vélo
M
plus
âge.
le s
jour
crai
tâch
Leve
ave
qui



LES CONFIDENCES EXCLUSIVES DE LA RÉVÉLATION 49 :

De mes débuts sans gloire au maillot jaune du Tour

par JACQUES MARINELLI

Après avoir eu la joie de trouver en José Beyaert l'ami, le conseiller, le confident, j'ai eu la grande douleur de porter ma pauvre maman au cimetière...

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Jacques Marinelli, issu d'une famille modeste émigrée d'Italie, vient au monde à Blanc-Mesnil. Les premières années s'écoulent entre son père, dur au labeur, et sa mère pleine de sollicitude. Vif et curieux, le petit Jacques est studieux et obtient le certificat d'études à onze ans et demi. Après deux ans passés au cours complémentaire, il décide d'apprendre le métier d'ajusteur et entre à l'école professionnelle de la Porte des Lilas. De là date son premier contact avec le vélo qu'il emprunte chaque jour pour se rendre à l'école. Sa vocation de coureur prend corps progressivement et il fait part de son désir à sa mère. Sa brave maman essaie de l'en dissuader et promet de lui acheter un bel accordéon. Mais Jacques, après des hésitations, choisit la bicyclette et fait ses débuts sous les couleurs de l'E. S. Drancy.

DEUX ANS PLUS TARD, JE DISPUTAIS MON PREMIER TOUR !

nuits le temps de faire des travaux de couture pour des ménages voisins. Et je souffrais d'être encore incapable de gagner ma vie, alors que je savais si bien que ma paye, même modeste, eût été la bienvenue à la maison.

Mon frère faisait des études de pharmacie. Le vélo ne l'attirait pas du tout et il ne comprenait rien à mon engouement. Il ne me critiquait pas, mais était persuadé que cette passade ne durerait pas éternellement et qu'un jour je laisserais mon vélo au grenier ou ne m'en servais plus que pour des balades dans la région. C'était un véritable athlète, comparé à moi. Petit de taille, mais harmonieusement bâti, il s'entraînait à la boxe, et je me suis souvent dit que j'aurais bien voulu posséder des épaules athlétiques comme les siennes et des jambes aussi solides. Car je restais fluët et les efforts cyclistes que je fournissais chaque dimanche n'amélioraient pas mon aspect physique. J'étais toujours gros comme un haricot.

Je me souviens à cet égard d'un petit incident amusant et qui est resté gravé dans mon esprit tant il représente encore pour moi l'incrédulité générale qui m'entourait concernant mes possibilités physiques. Le tout petit Marinelli a toujours prêté au sourire indulgent plus qu'au compliment. Dire que je n'en ai pas souffert dans ma petite fierté de gamin serait mentir.

UNE HISTOIRE DE POMPE QUI TOURNE A MA CONFUSION.

Ecoutez plutôt.

Un jour de mai 1942 (j'avais donc seize ans et demi), je me trouvais dans les rangs au moment d'entrer à l'atelier de l'école professionnelle de la Porte des Lilas. Comme tous les jours, j'étais venu à vélo et, par crainte d'un vol, j'avais

pris avec moi ma pompe de course, une pompe longue et légère comme en utilisaient les professionnels de la route, une pompe qui m'avait coûté les yeux de la tête et qui représentait pour moi autre chose qu'un simple accessoire, puisque c'était sur son fonctionnement parfait que je comptais pour réparer rapidement en course en cas de crevaisson.

J'ouvre ici une parenthèse pour préciser le caractère illusoire de cette prétention puisque je ne disputais que des épreuves de courtes distances et qu'il m'était absolument et matériellement impossible de songer à un retour sur le peloton en cas de crevaisson. Lorsque cela m'arrivait, je rentrais au vestiaire.

Donc, tenant ma pompe en main et attendant le coup de sifflet qui allait nous intimer l'ordre de rompre les rangs, je m'amusais machinalement, en la faisant fonctionner, à produire avec mon doigt mouillé de salive bouchant le raccord, un son vaguement musical.

— Jacques Marinelli, sortez des rangs, dit soudain le professeur qui surveillait notre petite troupe.

J'obéis, un peu confus.

— Donnez-moi cette pompe, dit-il. Vous n'avez rien trouvé d'autre pour faire rire vos camarades ?

Je tendis l'objet...

C'était un samedi et, naturellement, le lendemain j'étais engagé, comme chaque dimanche, dans un circuit de la région (j'ai oublié lequel). Me prendre ma pompe, c'était à mes yeux me handicaper gravement. Et tandis que je travaillais à mon établi, je ruminais un moyen de récupérer mon précieux accessoire.

Me payant d'audace, j'allai trouver le professeur.

Et après m'être excusé de mon enfantillage et l'avoir assuré de mon intention de ne plus recommencer, j'insistai pour rentrer en possession de ma pompe.

DANS mon école professionnelle et sans doute pour ne pas faillir à une tradition, tous mes camarades tapaient dans un ballon aux heures de détente. Des parties s'organisaient, bruyantes et confuses. Il ne s'agissait pas d'équipes, mais de clans. On était d'un côté ou de l'autre... Les « bois » étaient représentés par deux « bleus » posés à terre en paquet. Il n'y avait ni avants, ni lignes de demis organisées. Les joueurs déferlaient en force vers le goal adverse et cela n'allait pas sans quelques horions dont les chevilles, surtout, portaient longtemps les traces.

J'avais bien essayé de m'incorporer quelquefois aux joueurs mais mes 45 kilos ne pesaient pas lourd dans la bagarre et j'avais bien vite compris que j'avais mieux à faire en m'abstenant et en me consacrant uniquement au cyclisme qui me plaisait bien mieux. Je me rendais compte que je tirerais plus de satisfactions d'un sport individuel. J'avais l'impression que le moindre résultat amélioré ou la plus petite performance avait une autre valeur que celle réalisée dans l'anonymat d'une équipe. Et tandis que mes camarades tapaient dans la balle, je passais mon temps à « briquer » mon vélo que je regardais un peu plus amoureuxment chaque fois que j'avais pu parvenir à le rendre un peu plus conforme à mes goûts.

UN BON DE CHAUSSURES ÉTAIT UNE RÉCOMPENSE.

Ces dépenses je les faisais de bon cœur et jamais les quelques francs que je sortais de ma poche pour maintenir en bon état mon équipement cycliste ne m'apportaient le moindre regret. C'était une joie pour moi d'essayer une paire de chaussures cyclistes (rares à l'époque, et pour lesquelles il fallait un bon, délivré par mon club, comme une récompense).

Ainsi ma vie était partagée sans heurts entre mon amour de la bicyclette et mon apprentissage de futur as de la mécanique.

CHAQUE JOUR, JE VOYAIS MA MÈRE S'AFFAIBLIR UN PEU PLUS...

J'aimais passionnément mon métier, et je n'ai jamais considéré comme une corvée abrutissante le fait d'être debout devant un étau à figoler à la lime une pièce difficile.

Le pied à coulisse et le palmer n'étaient pas des outils pour moi, mais des bijoux ; leur précision me plaisait et je n'aimais rien tant que de m'apercevoir en les manipulant que j'avais réussi un essai « au poil ».

Ce qui m'attirait surtout, c'étaient toutes les spécialités de la mécanique qui pouvaient s'appliquer à la construction des bicyclettes et lorsque, chalumeau en main, je brassais une pièce quelconque, je songeais au jour béni où je serais enfin capable de construire de mes mains mon propre vélo.

Malgré mon aspect de premier communiant, j'étais bien plus sérieux et réfléchi que la plupart des garçons de mon âge. J'avais surtout en tête le constant souci d'améliorer le sort de ma tendre mère qui, je m'en apercevais chaque jour (encore qu'elle s'arrangeât toujours pour calmer mes craintes) travaillait trop et s'affaiblissait. La somme de tâches diverses qu'elle pouvait abattre était effrayante. Levée la première, couchée la dernière, elle veillait sur nous avec un dévouement qui lui semblait tout naturel, mais qui la minait chaque jour un peu plus. Elle prenait sur ses



Le 9 avril 1944, Jacques Marinelli, encore modeste coureur amateur, remportait sa première victoire dans le Prix Faliès, où il triomphait avec une minute et demie d'avance sur ses rivaux. Il voyait s'ouvrir ce jour-là, devant lui, le début d'une belle carrière, qui le conduisit cette année au Tour de France et à la grande notoriété.



La joie de Marinelli explose... Il est aux J. P. S. Et il vient (1944) de gagner une course importante à Suresnes. Deux victimes de choix à son tableau de chasse : Kariger et Redolfi. On comprend son enthousiasme !

Le professeur ne comprenait rien à ce qu'il considérait comme un désir inexplicable.

— Je vous la rendrai lundi... Il me fallut bien lui avouer les raisons de mon insistance. Je n'ai jamais vu quelqu'un rire d'aussi bon cœur. Il explosait littéralement :

— Vous courez à vélo ? Vous, Marinelli ?... Ça alors, c'est trop drôle ! Il y a donc des courses pour nourrissons ? J'étais, à vrai dire, terriblement vexé de n'être pas pris plus au sérieux. Si j'avais eu une tête de plus, peut-être le professeur m'eût-il interrogé sur mes ambitions et mes projets.

Ainsi, tout ce que je pouvais faire était l'amuser. Lui, comme tant d'autres. Et je me demandais si ce n'est pas cette ironie constante qui m'encouragea à persister alors que rien n'aurait dû normalement me permettre d'espérer un jour un résultat satisfaisant.

Je ne vais pas consacrer ici beaucoup de place à l'année 1943. Mes camarades et les dirigeants de l'E. S. Drancy ne prêtaient guère d'attention (et ils avaient raison) à un garçon qui collectionnait les succès et s'avérait incapable d'imiter les vedettes du club.

Pour moi, le processus des épreuves dans lesquelles je m'alignais ne changeait guère et j'aurais pu à l'avance décrire les péripéties de ces courses qui se terminaient invariablement par le lâchage, à un moment donné, de Marinelli Jacques. Lorsque je passais enfin la ligne, j'apercevais, dégringolant le plus souvent la côte où se jugeait l'arrivée, le vainqueur, une gerbe de fleurs dans les bras.

Que n'aurais-je pas donné pour connaître pareil bonheur et surtout pour pouvoir rentrer à la maison et jeter mes fleurs sur la table de la salle à manger en disant à ma mère :

— Tu vois bien que moi aussi je peux gagner !... Bien que j'eusse préféré mon vélo à l'accordeon, je n'en avais pas pour cela oublié la musique et je m'étais consolé en apprenant l'harmonica.

J'avais un jour entendu un disque du fameux joueur d'harmonica américain Larry Adler et la diversité des tons et des harmonies qu'il tirait de son minuscule instrument m'avait séduit. J'essayai de l'imiter. En vain. Et incapable de me payer des leçons qui seules auraient pu me faire progresser, j'abandonnai assez rapidement. J'avais horreur des choses faites à moitié et si j'étais plein d'indulgence pour mes médiocres résultats cyclistes, c'était parce que je sentais confusément que mon jour viendrait et que pour insensibles que fussent mes progrès, ils étaient néanmoins réels.

ENFIN JE CONNAIS LA JOIE DE PASSER UNE LIGNE D'ARRIVÉE EN VAINQUEUR !

J'enregistrai un jour une place de troisième au prix de Beaumont, disputé sur 65 kilomètres. J'avais pu me maintenir en tête pendant toute la course et il me semble bien avec le recul que si j'avais eu la moindre confiance en moi, j'aurais sans doute été capable de lâcher mes adversaires. Mais j'étais déjà si heureux de parvenir jusqu'à l'arrivée sans avoir connu la défaillance qui était si souvent mon lot...

C'est seulement l'année suivante que j'allais enfin connaître la joie de passer la ligne d'arrivée en vainqueur, pour la première fois.

Cette épreuve s'intitulait le Prix Fallès. C'était un circuit que je jugeais assez pénible alors, mais qui m'avantageait car il fallait y escalader deux côtes six fois successivement.

A mesure que ces escalades éliminaient les partants par

douzaines, je prenais confiance, sentant bien que je grimpais sans peine.

Allais-je encore une fois subir la tactique des autres au lieu d'imposer la mienne ? J'ai balancé longtemps.

— C'est encore trop loin de l'arrivée, me disais-je à chaque escalade que je faisais en tête du peloton. Si je me sauve maintenant, ils vont me rejoindre, et je serai « cuit ».

Au dernier tour, je n'y tins plus. Je démarrai et fus tout surpris de constater combien il était simple de gagner. Aussi simple... et bien plus grisant que de terminer au sein d'un peloton...

JOSE BEYAERT. MON GRAND AML. MON MODÈLE.

Je ne portais plus les couleurs de l'E. S. Drancy, mais celles des Jeunesses Patriotes et Sportives, société dont les succès m'avaient attiré comme si le fait d'appartenir à un club aux résultats heureux devait avoir une répercussion sur mon propre comportement.

En réalité, je n'aurais jamais songé à effectuer ce changement si je n'y avais pas été poussé par mon ami José Beyaert d'Aubervilliers.

Ce dernier s'était pris d'amitié pour moi et nous étions si liés que je ne m'engageais pas dans une épreuve au départ de laquelle il n'était lui-même. J'avais trouvé en lui le camarade sincère dont la bonne humeur et l'optimisme déteignaient sur moi. Il se montrait heureux de mes bons résultats. Je dois avouer que je ne lui donnais pas souvent l'occasion de s'enthousiasmer sur mes performances. Lui, au contraire, était un habitué du succès et j'enviais son assurance et ses qualités multiples. Il pouvait aussi bien enlever un interclubs au sprint qu'en s'enfuyant seul et il restait pour moi un exemple que je m'efforçais d'imiter.

— T'en fais pas, même, ne cessait-il de me dire. Entraîne-toi régulièrement, sois sérieux et tu verras qu'un jour tu seras aussi costaud que ceux qui te lâchent aujourd'hui. J'aurais bien voulu le croire sur parole, mais parfois je me demandais si ce n'était pas par bonté d'âme qu'il me prodiguait ses encouragements.

19 ANS ! DESSINATEUR CHEZ CITROEN.

L'année 1944, avec ses mille déboires et classements si médiocres que je préfère ne pas les énumérer, devait cependant m'apporter la satisfaction d'enlever deux petites épreuves à Saint-Denis et à Suresnes. Et toujours je m'apercevais que les parcours accidentés me convenaient mieux que le plat où j'avais parfois de la peine à répondre aux démarrages, alors qu'en côte...

J'attrapais allégrement mes dix-neuf ans et com-

mençais à songer sérieusement à gagner ma vie. Néanmoins, je ne pouvais toujours être considéré que comme un apprenti ou en tout cas comme un débutant. J'entraî chez Citroën en qualité de dessinateur et en fus doublement heureux, car je pouvais à la fois satisfaire mon goût pour le dessin et réaliser mon entraînement cycliste d'une façon normale et automatique, puisque le parcours Blanc-Mesnil-Javel et retour que j'accomplissais six fois par semaine suffisait largement pour les épreuves que je continuais à disputer.

Je ne sais pas si aux J. P. S. le nom de Marinelli fit grande impression en 1945. Je n'ai pas dû ruiner le club en primes de victoires, car mes résultats furent nuls.

Jacques Marinelli, ça ne faisait guère qu'un partant de plus au départ des courses de la banlieue. Quant à le trouver souvent aux arrivées...

Je ne « marchais » ni mieux ni plus mal, mais comme entre temps j'étais monté de catégorie, il se trouvait que mes adversaires étaient plus forts. Et ceci expliquait bien des lâchages et des défaillances qui me ramenaient à la maison déçu, mais pas découragé.

C'est au cours de l'année 1945 que ma mère commença à nous donner des inquiétudes. Elle s'alita, à bout de souffle, comme un coureur ayant trop présumé de ses forces.

CUISINIER ET INFIRMIER DE MA MAMAN. J'APPREND A CONSTRUIRE DES CADRES.

Il lui fallait le repos absolu, des soins vigilants, des piqûres, des vaccins chers. Elle, si vaillante et si active, souffrait de ne pouvoir continuer à nous choyer. Le ménage fut confié aux mains malhabiles de trois hommes (car je commençais à me considérer comme un homme, surtout depuis le jour où, décidant de quitter le dessin, peu lucratif, j'avais décidé de mettre à profit mes connaissances de mécanique pour essayer de me faire une petite place au soleil).

J'avais une ambition : m'installer à mon compte et fabriquer des cadres.

Il me fallait une expérience que je ne possédais pas encore. J'eus la chance de trouver sur ma route un homme qui voulait bien, en me mettant dans tous ses petits secrets de fabrication, m'aider à devenir un ouvrier accompli. Et c'est ainsi que pendant l'hiver 1945-46 je devins un assidu de l'atelier de M. Menet, à Drancy. Je n'abandonnais ma tâche de cuisinier de la famille et aussi d'infirmier de ma maman que pour faire un saut jusqu'à cet atelier où je me plongeais avec joie dans le feu sacré des cadres de coureurs. M. Menet fabriquait le matériel de course de la maison Franca-Sport, et ce n'était pas sans émotion que je mettais parfois la main à un cadre devant équiper un vrai champion de la route.

MAMAN S'ÉTEINT DOUCEMENT ET JE RESTE SEUL...

C'est le 15 mars 1946 que nous portâmes ma maman au cimetière. Elle s'était éteinte tout doucement, laissant désemparés un mari et deux fils.

Je fus bien vite seul, car mon frère et mon père durent quitter Paris pour aller travailler en province.

Dans mon désarroi, j'avais eu la chance de trouver des gens qui m'accueillirent un peu comme leur fils, sentant combien j'avais besoin d'un soutien moral. Comme c'est faible un gamin de vingt ans quand sa maman n'est plus là...

Mon amitié pour José Beyaert (car c'est de sa famille qu'il s'agit) s'en trouva encore plus solidement étayée, et lorsqu'il me demanda de bien vouloir le suivre, au moment de signer ma licence, à l'A. C. B. Boulogne-Billancourt, je n'eus pas l'ombre d'une hésitation.

J'ai su par la suite que je n'intéressais nullement les dirigeants de ce grand club (je comprends cela), mais que José Beyaert qui avait été sollicité, n'avait accepté qu'à la condition que je sois, moi aussi, incorporé dans l'équipe des « gris, bande orange ».

Je n'étais pas peu fier. L'A. C. B. B. n'était rien moins qu'un club de l'équipe de France.

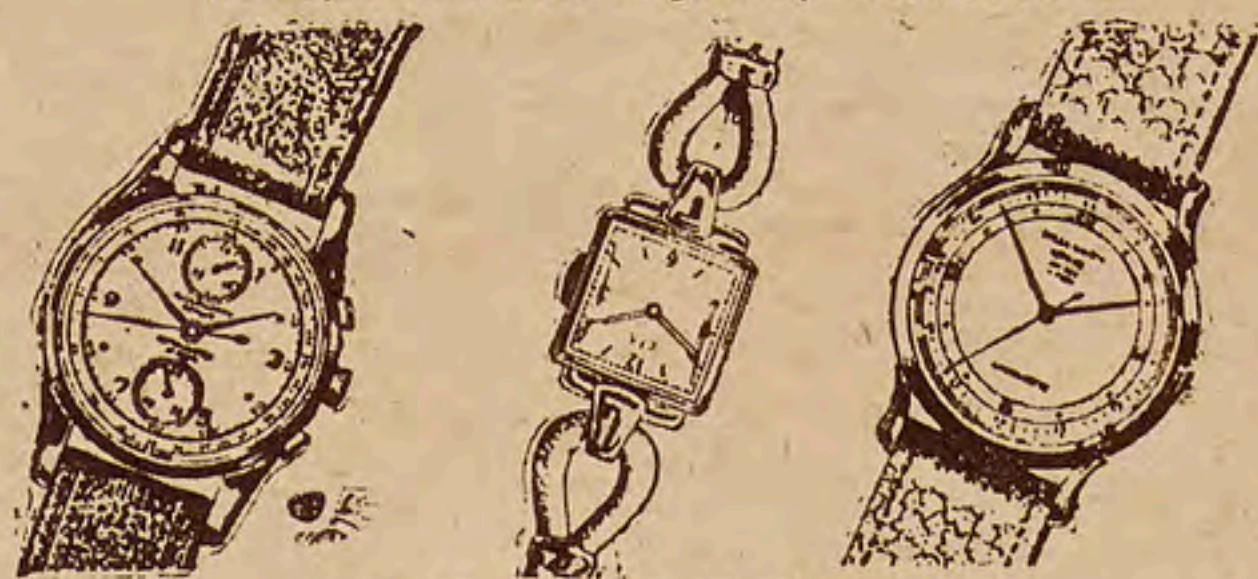
Lorsque je voyais aux réunions hebdomadaires la collection impressionnante des victoires récoltées par ses membres je me disais que j'avais bien de la chance d'avoir été admis en pareille compagnie.

Je commençais à prendre de l'assurance. La distance ne me faisait plus peur, les côtes encore moins et je me souvins d'une place de troisième dans un Grand Prix de Mantes enlevé par l'Olympien Ferrand au cours duquel j'avais raffé toutes les primes au sommet des côtes. Déjà on me regardait avec un peu moins d'ironie ou de compassion au départ des courses.

LES BONS CONSEILS D'ANTONIN MAGNE.

Mon désir de m'améliorer et surtout d'en apprendre le plus possible sur ce que je n'hésitais plus à considérer comme mon métier futur était constant. J'avais pour

LA PLUS IMPORTANTE MAISON D'HORLOGERIE DU SUD-OUEST
COMPTOIR FRANCO-SUISSE
36-38, rue Porté-Dijeaux, Bordeaux



POUR LES SPORTIFS

Chronographe Suisse 17 rubis, acier	10.350 fr.
Chronographe Suisse 17 rubis, plate	12.850 fr.
Montre étanche, trotteuse centrale, dep.	3.600 fr.
Montre étanche, trotteuse centrale, Suisse, 17 rubis, incabloc	7.850 fr.
Montre dame, verre optique, Suisse, dep.	3.800 fr.

Toutes nos montres sont livrées avec bulletin de garantie
Envoi contre remboursement ou mandat à la commande
Catalogue gratuit sur demande



Le départ du Tour 48 : Marinelli est passé professionnel. De g. à dr., Brulé, Chapatte, Diot, Goussot, J. et L. Lauk, notre héros, qui baisse timidement la tête, Mignat, Kléber Piot et Louis Thiétard, son futur capitaine.

SANS GLOIRE AU MAILLOT JAUNE DU TOUR", PAR JACQUES MARINELLI



Après l'avoir entraîné aux J. P. S., José Beyaert emmena Marinelli à l'A. C. B. B.. Les deux compères en firent voir de dures à leurs rivaux. Ci-dessus, dans les Trophées Peugeot, Marinelli et Beyaert mènent bon train.

SANS RAISONS VALABLES, ON ME PRÉFÈRE DE CANALI.

voisin, ou presque, Antonin Magne, que j'aimais aller trouver dans sa ferme de Livry-Gargan sous prétexte de lui acheter du lait. Indulgent et serviable, il écoutait mes récits de courses et ne me refusait jamais un bon conseil. Ces derniers ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd, et pour être bien certain de leur exactitude, je posais, à plusieurs jours d'intervalle, les mêmes questions pour être bien sûr que Tonin ne me menait pas en bateau.

Il ne se montrait pas surpris de ma curiosité, pas plus que de mes résultats toujours peu brillants, puisque je ne parvenais presque jamais à gagner.

— Tu devrais essayer les courses à étapes, me dit-il un jour. Tu récupères peut-être facilement...

J'aurais bien voulu suivre ce conseil, mais les courses à étapes pour les amateurs étaient rares, et la saison 1947 se passa sans m'apporter grande satisfaction. Pourtant mes résultats d'ensemble ne devaient pas être si mauvais puisque je figurais parmi une première sélection de routiers retenus pour disputer l'épreuve devant désigner les quatre partants amateurs au championnat du monde de la route qui devait avoir lieu sur le Circuit de Reims. Je faisais déjà des rêves dorés. Représenter mon pays dans une course pour un titre mondial, c'était déjà une fameuse récompense.

Et c'est plein d'une belle ardeur que je m'alignai sur un parcours qui me convenait assez bien. Nous étions huit : Baldassari, Beyaert, Rouffeteau, De Canali, Defraire, Lejeune, Queugnet et moi-même. A Nemours, une crevaillon m'élimina de ce maigre peloton, mais je me sentais des ailes à l'idée d'être sélectionné, et je parvins à rejoindre seul. Baldassari gagna devant Beyaert. J'étais quatrième.

J'attendais avec impatience de connaître la décision des sélectionneurs. Pour moi, elle ne faisait aucun doute. Je ne pouvais être évincé puisque j'avais bel et bien devancé la plupart de ceux que je craignais le plus. Baldassari était un roi incontesté chez les amateurs à cette époque. Je m'étais bien comporté et dans ma candeur naïve je croyais avoir fourni la preuve que j'étais en forme et nanti d'un excellent moral.

Ouais !... J'apprenais le lendemain que, sans la moindre raison valable, De Canali m'avait été préféré.

J'avoue avoir lu avec une certaine satisfaction le compte rendu du championnat amateur. De Canali y avait été quelconque.

Pas bien méchante, ma vengeance, vous avouerez...

ON M'OFFRE DE COURIR LE TOUR DE FRANCE...

Ce n'est que l'année suivante que je trouvais enfin l'occasion de me distinguer réellement.

Après un début de saison amateur assez pâle, je m'étais engagé dans les Trophées Peugeot qui devaient en quelque sorte servir de course de sélection pour le Tour de France. Tous les jeunes un peu résistants ou se croyant des dispositions, étaient inscrits.

Cela se passait en trois étapes. J'y perdais naïvement la seconde place, battu de quelques secondes seulement par le Nantais Helary que j'avais laissé s'échapper alors qu'avec un peu de jugeote il me suffisait de le marquer étroitement pour terminer second derrière Rey, l'actuel champion de France.

Après quoi j'eus toute latitude de disputer le Tour de France. Il ne tenait qu'à moi d'accepter.

J'étais vraiment à un tournant de ce que je n'osais pas encore appeler ma carrière. Mais je sentais qu'il fallait que je prenne enfin une décision, bonne ou mauvaise.

Rester amateur c'était pour moi une possibilité de faire aux frais de la princesse de beaux déplacements, d'effectuer des voyages intéressants, de découvrir une petite partie du vaste monde.

La Fédération me faisait les doux yeux.

JE DÉCIDE DE DEVENIR PROFESSIONNEL !

Passer professionnel, c'était peut-être enfin la possibilité de gagner un peu d'argent qui me permettrait de réaliser mes ambitions. Je savais ce qui m'attendait si jamais je décidais de faire le grand saut dans l'inconnu qu'est le passage chez les professionnels. J'allais avoir pour adversaires des hommes autrement aguerris que ceux que j'avais rencontrés jusque là. Des coureurs de métier qui ne me feraient aucun avantage et qui regarderaient sans doute sans aucune compassion ni indulgence l'intrus que j'étais.

Je fus alors tiraillé à droite et à gauche par mes amis. Leurs conseils, pour opposés qu'ils fussent, étaient tous aussi sincères les uns que les autres.

— Reste donc amateur. Tu n'as pas ce qu'il faut pour te mesurer aux « gros bras »...

— Qu'est-ce que tu risques à passer pro ? Fais donc un essai... Ils n'ont que deux jambes après tout, ces gars-là... Le Tour de France était là tout proche. Je savais que ma sélection était certaine et qu'il ne tenait qu'à moi de le disputer.

Si le Tour de France n'en avait pas été l'enjeu, jamais je n'aurais pris la décision de changer d'étiquette. Mais le Tour !... Voir son nom étalé dans la presse, être incorporé à une équipe, être soigné comme je savais qu'on pouvait l'être dans le Tour, sans avoir à s'occuper de rien...

C'était bien entrer dans le cyclisme par la grande porte... Un matin, je me réveillai décidé à ne plus tergiverser. Je téléphonai aux organisateurs, passai à la F. F. C. faire une demande de licence pro et avisai mon directeur sportif de l'A. C. Boulogne-Billancourt, M. Albert Gal, que mes hésitations étaient levées.

GÉANT DE LA ROUTE DE 53 KILOS...

Je devenais d'un seul coup un géant de la route...

Moi et mes 53 kilos... Quelle rigolade !

Tout n'alla pas comme sur des roulettes. Mon père le premier était un peu effrayé de mon audace.

— Ce n'est pas du travail pour toi, Jacques. Tu vas certainement t'abîmer la santé. Il paraît que c'est terrible de monter les cols...

Je le savais bien que le Tourmalet ou l'Izoard n'avaient aucun rapport avec tout ce que j'avais pu escalader. Cependant il fallait bien commencer un jour puisque mon intention était de faire du cyclisme mon métier. J'avais vingt et un ans et je n'avais pas oublié ce que m'avait dit un jour Antonin Magne :

— Tu verras, petit... Jamais un coureur ne marche aussi bien et ne fait des efforts aussi facilement qu'à vingt ans. L'expérience vient ensuite, mais la jeunesse ne se remplace pas.

Vous dire que je n'étais pas terriblement ému lorsque je me suis trouvé sur la place du Palais-Royal le 29 juin 1948 serait mentir effrontément. J'entendais les remarques de la foule tandis qu'aligné pour la traditionnelle photo de départ, j'avais à mes côtés Brulé, Chapatte, Diot, Goussot, les frères Lauk, Mignat, Piot et Thiéard.

Certains disaient :

— Regarde donc le tout petit, là au milieu... On dirait un gosse. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? Marinelli ? Je ne savais pas qu'il y avait un coureur de ce nom-là.

J'AI ACCOMPLI, SANS MOT DIRE, LE RÔLE INGRAT DE DOMESTIQUE

Mon premier contact avec le Tour ne fut pas fameux. Alors que je comptais bien terminer dans le peloton, se-

tattras ! mon guidon casse et je me retrouvai seul après une réparation qui demanda un temps précieux. Et comme en tête ça allait plutôt vite, les minutes de retard s'accumulèrent. A l'arrivée à Trouville, j'en comptais trente-neuf et des poussières sur le vainqueur Gino Bartali.

Cottur, Rossello et le Stéphanois Molineris m'avaient tenu compagnie dans la dernière partie du parcours. Eux aussi avaient eu des malheurs.

En rentrant dans ma chambre à l'étape, je n'avais pas l'air très fier. Dès lors, mon rôle fut bien net dans l'équipe. Je n'avais plus rien d'autre à espérer qu'à jouer les domestiques. Dès qu'un équipier s'arrêtait pour une raison quelconque, Marinelli était de corvée.

Je n'étais déjà plus rien dans la course. Il fallait chercher bien loin pour me trouver dans le classement. Notre équipe s'entendait bien et je crois me souvenir que nous étions la seule à faire des retours éclairés sur le peloton, tant nous mettions de cœur à l'ouvrage lorsqu'il s'agissait d'attendre et de ramener un accidenté.

L'étape La Rochelle-Bordeaux fut encore pour moi un dur calvaire malgré l'absence de difficultés. J'avais crevé presque au départ, et comme je ne pouvais, moi domestique, prétendre à avoir à ma disposition un autre domestique, je dus me livrer à une chasse interminable qui ne dura pas moins de 180 kilomètres. J'avais l'impression, toujours seul sur la route, de disputer un Grand Prix des Nations.

A 60 kilomètres de Bordeaux, j'aperçus enfin le peloton. Quelle aubaine ! J'allais enfin pouvoir me reposer relativement, abandonner cette solitude qui m'avait tant pesé. J'eus à peine le temps de venir taper sur l'épaule de Thiéard pour lui dire : « C'était dur, tu sais... » que déjà j'étais à plat à nouveau.

J'en fus quitte pour 60 autres kilomètres de « plat ventre », tout seul dans la nature.

J'APPRENDS A RESPECTER LA MONTAGNE

J'aime autant vous dire que je m'écroulai sur mon lit à Bordeaux, me demandant s'il était bien sage de continuer dans de pareilles conditions.

Le lendemain matin, j'avais oublié mes pensées tristes et ne songeais plus qu'à atteindre la montagne. Elle était là toute proche...

— Pourquoi être venu jusqu'ici, presque en lanterne rouge, si ce n'est même pas pour voir ce que je peux faire en montagne ? me disais-je.

L'étape Bordeaux-Biarritz fut sans histoire pour moi. Et après un jour de repos bien accueilli, ce fut dans Biarritz-Lourdes l'attaque du col d'Aubisque derrière le trio Gauthier-Bevilacqua-Baratin, enfui sur le plat.

Je me trouvais enfin dans les lacets d'un juge de paix. Depuis le temps que j'attendais ce moment...

Je ne vis pas partir Lazarides, Robic et Teisseire car j'étais déjà bien trop occupé de ma petite personne. C'était dur, beaucoup plus dur que je ne l'imaginais. J'essayais bien de trouver cette cadence particulière du grimpeur, ce rythme synchronisé avec la respiration dont m'avait tant parlé Antonin Magne : rien à faire. Je grimpais seulement comme je pouvais, tant bien que mal, mais plutôt mal. Je voyais des hommes me passer et il me semblait que si l'on m'avait offert un million pour accrocher leur roue au passage, j'aurais dû en faire mon deuil. Mes toutes petites jambes, si légères sur la bascule, étaient lourdes, lourdes...

Et je comprenais soudainement pourquoi les routiers paraient avec respect de la montagne.

J. Marinelli

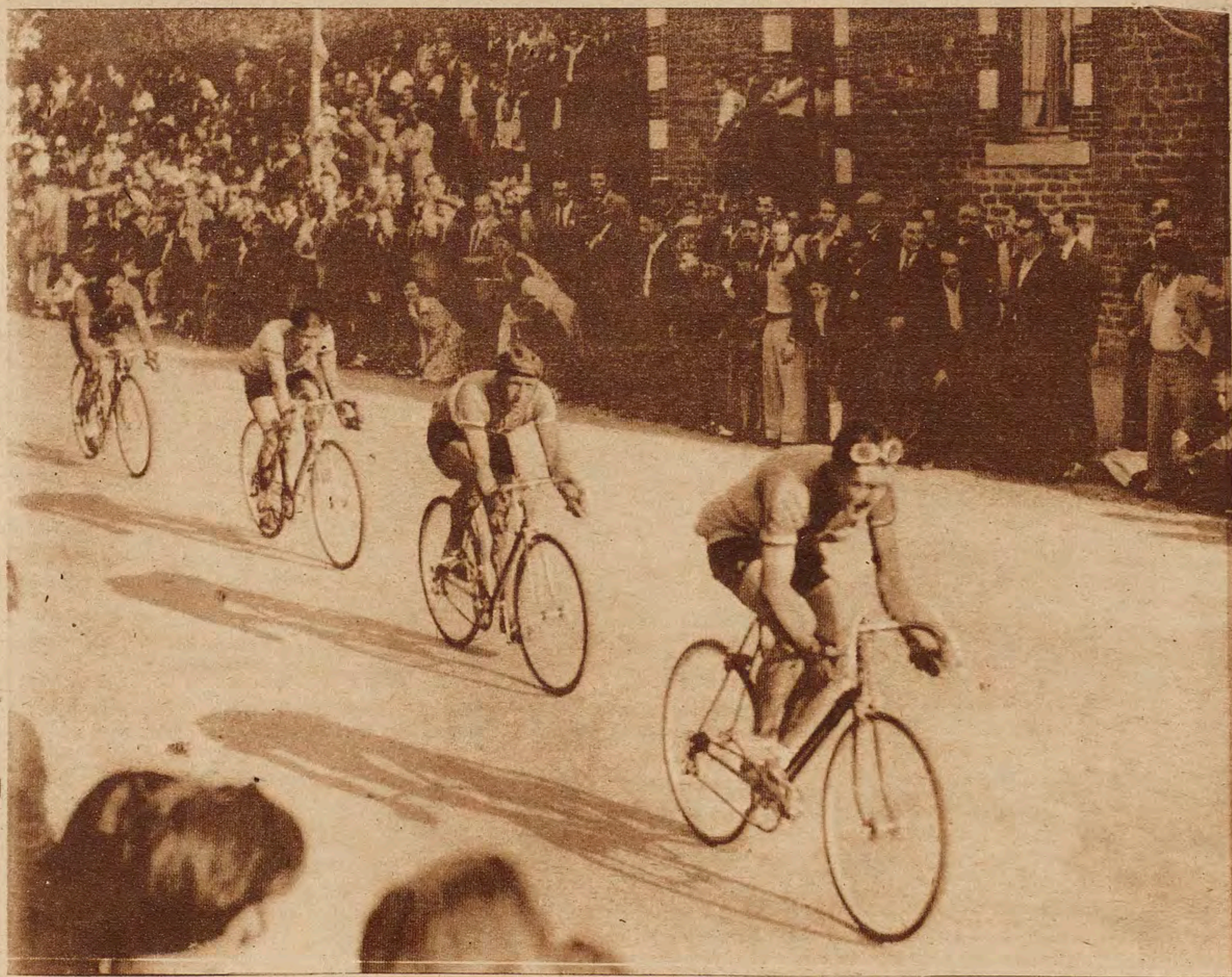
Copyright by Jacques Marinelli and BUT ET CLUB.

LA

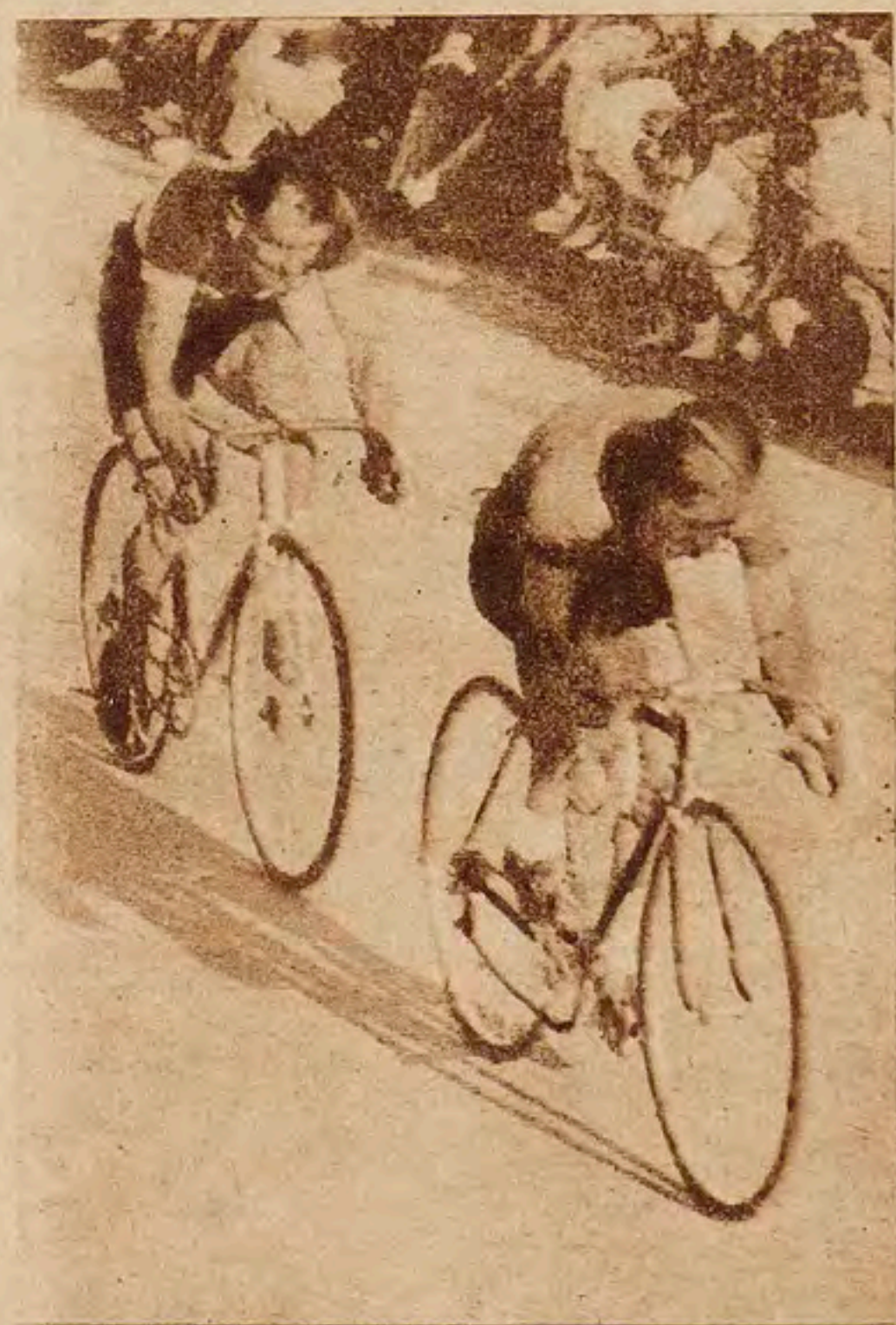
SEMAINE PROCHAINE :

Vexé mais pas découragé,
j'abandonne à San Rémo le
Tour 48 pour m'être trop
arrêté aux fontaines

Marinelli n'avait pas abordé la montagne à Biarritz. Il ignorait qu'il eût été mieux dans son lit plutôt que d'effectuer cette escalade qui n'était pas dans le parcours, en compagnie de Brulé, Mignat et Chapatte.



A Saint-Méen, devant un public nombreux, Bobet, Goutal, Scardin, Tacca, chassent après Muller et Forget.



Dans les derniers tours, Tacca et Forget sont seuls en tête.

AU PAYS DE BOBET, TACCA, L'HOMME DE LA DERNIÈRE HEURE, TRIOMPHE DES TRICOLORES DU TOUR

De notre correspondant particulier J. LE TRAON

Saint-Méen-le-Grand. — Ce chef-lieu de canton de l'Ille-et-Vilaine, le pays natal de Louison Bobet, est devenu bien entendu une des capitales bretonnes du cyclisme.

Il organisait une épreuve, laquelle, si elle avait l'aspect d'une course de kermesse avec son circuit de 1.800 mètres dans les artères de la petite ville, à couvrir soixante fois, n'en était pas moins extraordinaire par la qualité de la participation. Les dirigeants locaux, en effet, avaient réussi à attirer chez eux les vedettes nationales de l'heure : Vietto, Teisseire, Lazaridès, Lapébie, Giguët, Tacca, Lambrecht, Cogan et autres seigneurs, auxquels se joignait évidemment Louison Bobet.

Tacca n'avait pas été prévu. Il vint remplacer Geminiani à la dernière minute... et fournir le vainqueur sur déclassement de Forget avec lequel il s'était échappé dans l'ultime phase de l'épreuve. Forget avait eu des ennuis mécaniques et avait changé de machine, ce qui était interdit par le règlement de la course.

Une foule considérable, qu'on peut évaluer à 25.000 personnes, formait autour du circuit un cadre bien digne des seigneurs routiers présents.

LE CLASSEMENT

1. TACCA, 2 h. 8' 18"; 2. Bobet, 2 h. 8' 39"; 3. Goutal, m. t.; 4. Scardin, 2 h. 9' 14"; 5. Muller, 2 h. 9' 28"; 6. Morvan, m. t.; 7. Gaudin, 2 h. 10' 8"; 8. Giguët; 9. Tassin; 10. Audaire; 11. Guégan, 2 h. 10' 30"; 12. Lambrecht, etc..



Un passage de Muller et Forget durant leur échappée, qui dura les trois quarts de l'épreuve. (Téléphotos de notre envoyé spécial R. Covo).



Brulé, premier des étrangers dans le Tour de Suisse, effectue un tour d'honneur en fantaisiste après sa victoire à Genève.



JEAN REY GRAND VAINQUEUR au PARC

Ci-dessus, avant la course : Diot, Moujica, L. Lazaridès, Danguillaume, E. Idée, R. Dorgebray, Rey, Mahé : tous sourient.

A gauche : au cours de la première manche de l'individuelle Moujica enlève un sprint devant Danguillaume et Dorgebray.

A droite : J. Rey (à gauche), classé 2^e dans la seconde manche, a remporté le classement général, devant Moujica (à dr.).



BRULÉ DONNAIT ENFIN AU TOUR DE SUISSE LE PANACHE DONT IL ÉTAIT DÉPOURVU QUAND UNE INDISPOSITION LUI ENLEVA TOUTES CHANCES DE L'EMPORTER !

Zurich. — Echaudé par son expérience de 1948, le Tour de Suisse a voulu s'évader de la prison dans laquelle il s'était enfermé entre Tour d'Italie et Tour de France. Il n'a réussi qu'à se garotter dans une autre prison, entre Tour de France et Championnat du Monde et cela l'a privé de la participation de toutes les vedettes de juillet en même temps que de la plupart des grands candidats au titre suprême : les partants de Copenhague.

Comme, d'autre part, le Tour de Suisse a commis l'erreur de revenir à un départ par la haute montagne, pour terminer par les étapes plus faciles, on comprendra immédiatement qu'avec un champ de deuxième ordre, l'intérêt de la compétition s'effondra à la mi-course. G. Weilenmann s'empara du maillot jaune dès l'arrivée à Ascona, à l'issue de l'étape du San Bernardino. Il eut, dès ce moment, 9" d'avance sur Aeschlimann et un peu plus de 3" sur le seul Français encore en course, André Brulé. Mais, alors que Brulé, vainqueur de l'étape Ascona-Genève, devant Weilenmann et Aeschlimann, était un vainqueur possible, une indisposition stomacale le stoppa le lendemain, lui faisant perdre plus d'un quart d'heure et enleva, du coup, tout intérêt au Tour de Suisse.

Malgré une crevaisson de Weilenmann dans l'étape Berne-Bâle, Aeschlimann ne put jamais se débarrasser de son rival et ce fut avec la faible avance de 9" qu'il possédait depuis Ascona, que G. Weilenmann s'adjugea le 13^e Tour de Suisse.

De notre envoyé spécial
Albert VAN LAETHEN

Médiocre par la qualité d'ensemble de sa participation, médiocre dans son déroulement, le Tour de Suisse a ainsi fêté, sans le moindre panache, son introduction dans le challenge Desgrange-Colombo et il faudra absolument qu'il trouve d'autres dates et qu'il change son sens de rotation pour justifier, par sa participation et par sa qualité sportive, son alignement sur le plan de toutes les grandes épreuves internationales.

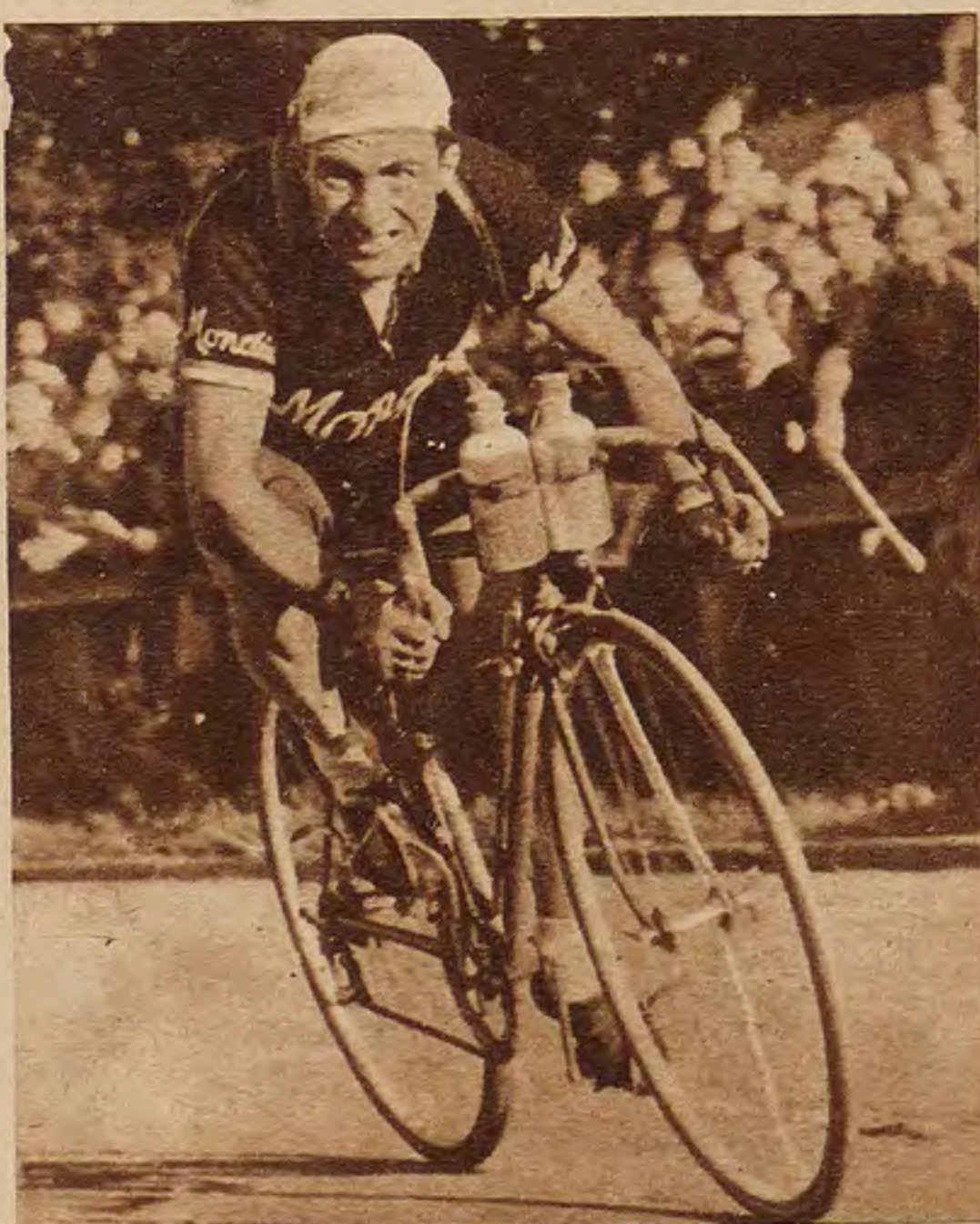
Brulé, quatrième du classement général, a été le meilleur représentant étranger devant des Italiens assez inconsistants et devant des Belges qui ne se retrouvèrent que dans la deuxième partie de l'épreuve. S'il n'avait été individuel pendant les cinq premières étapes de la compétition, il est possible que Brulé eût fait beaucoup mieux et c'eût été normal, car sa classe le situe bien au-dessus d'un Weilenmann, d'un Aeschlimann et d'un Stettler qui valent surtout par leur courage.

Le Classement général final

1. G. WEILENMANN (Suisse), 55 h. 36' 17" ; 2. G. Aeschlimann (Suisse), 55 h. 36' 26" ; 3. Stettler (Suisse), 55 h. 48' 16" ; 4. Brulé (France), 55 h. 49' 37" ; 5. Barozzi (Italie), 55 h. 53' 58" ; 6. Sforacchi (Italie), 55 h. 59' 56" ; 7. Zbinden (Suisse), 56 h. 0' 26" ; 8. Rossello (Italie), 56 h. 1' 40" ; 9. Erzner (Luxembourg), 56 h. 4' 43" ; 10. Peeters (Belgique), 56 h. 10' 26".
Le Nord-Africain Kebaïli a terminé 16^e en 56 h. 24' 18".



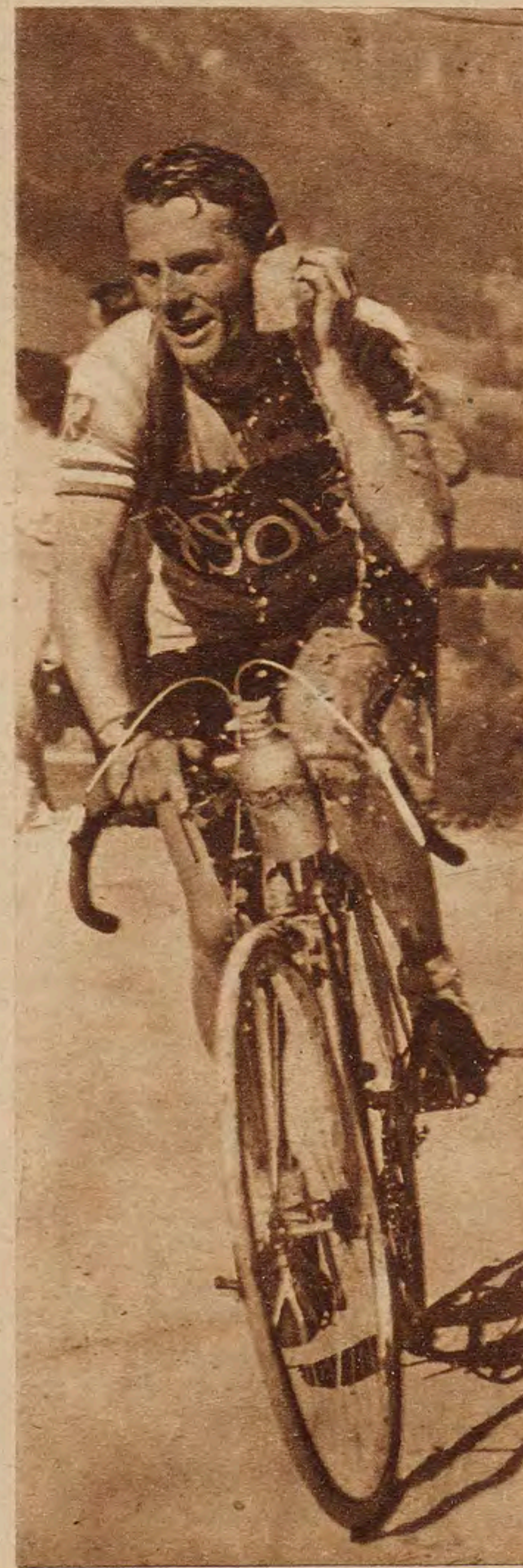
Le Belge Verschueren, après une échappée de 200 kilomètres, va atteindre bon premier Berne, terme de la 6^e étape.



Serrant les dents, crispé sur son guidon, le Suisse Stettler qui se classera premier de la 5^e étape, arrive à Fribourg.

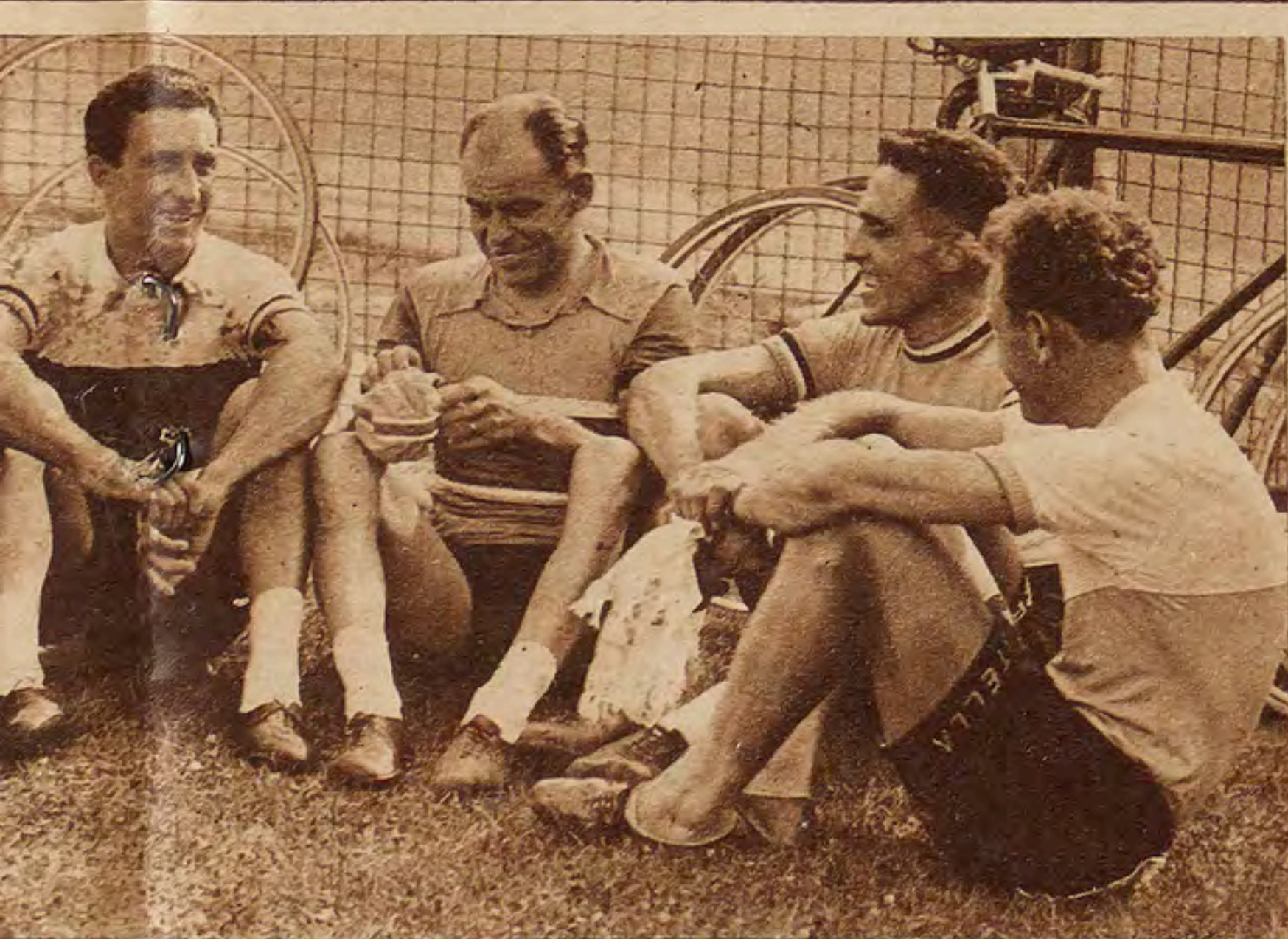


Georges Aeschlimann, déjà brillant dans le Tour de France, devait terminer excellent deuxième du Tour de Suisse.



G. Weilenmann, vainqueur du Tour de Suisse, a su souffrir de la chaleur avec le sourire aux lèvres.

Tour
en
nève.

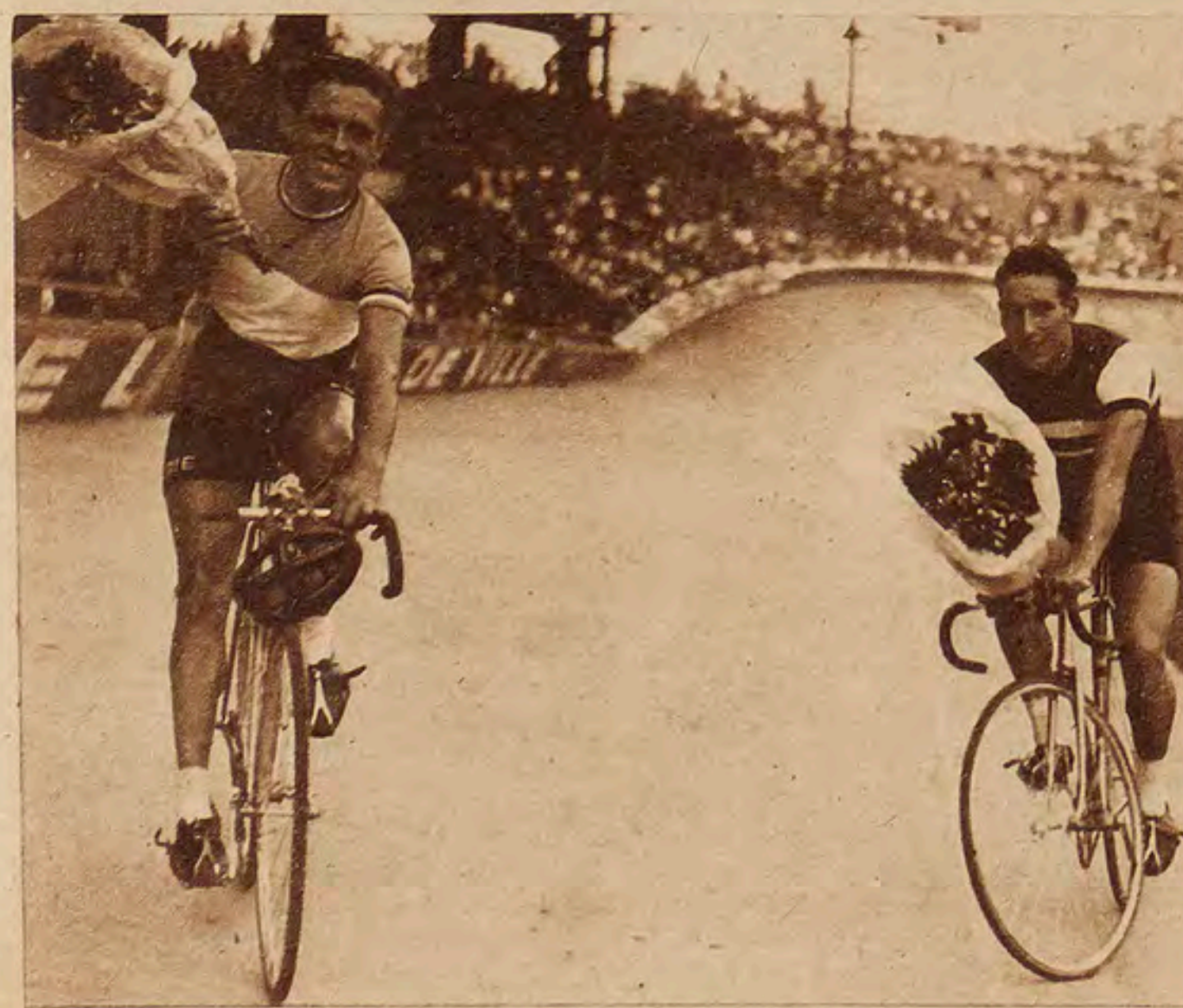


ND
ARC

se :
vidés,
orge-
rient.

pre-
luelle
evant
bray.

che),
man-
ement
à dr.).



BON DIMANCHE POUR DEQUESNE ET BLIN



Le vainqueur de Paris-Chartres, Blin, de Fontenay-Sports, démarre debout sur les pédales dans un style puissant.



Le peloton de tête de la finale du Prix Wolber, emmené par Dequesne, qui triomphera au Parc, roule à vive allure.



La côte du Cœur Volant, dernière difficulté du Wolber, vient d'opérer la décision finale, Dequesne (à gauche) qui gagnera au sprint devant Berthelot (à droite) est déjà souriant.



ANGLETERRE-FRANCE (82-85) : Le défilé de la délégation française sur la piste du stade de White-City. C'est Heinrich qui joue le rôle de porte-drapeau.

Notre envoyé spécial
à Londres

MARCEL HANSENNE

dévoile les dessous
de la déplorable
réception faite aux
athlètes français
conviés au match
de White-City :



El Mabrouk s'étant soudain effondré, c'est Jean Vernier qui est resté seul contre les deux Anglais. Il parvint cependant à enlever le mile devançant Nankeville.



Forbes a pris la tête de la course des 3 miles, mais il ne réussira pas à distancer Mimoun (1) et Jacques Vernier (3) qui enlèveront les deux premières places.



L'arrivée du 440 yards haies. En dépit des apparences, c'est Elloy (à g.) qui gagne. Il s'est littéralement jeté sur le fil et devance de peu Whittle.



Les Français ne furent pas très heureux dans les concours. Ils remporteront pourtant nettement le disque grâce à Kirstetter qui va lancer son engin.



Comme prévu, les deux miles steeple n'ont pas échappé aux tricolores. Pujazon devance Guyodo au saut de la rivière ; à l'arrivée l'écart sera plus grand...



Breitman a prouvé un net retour en forme en enlevant le saut à la perche avec un bond de 4 m. 114, battant le record de France détenu par Sillon.

EN PERMETTANT UNE RECETTE DE PRÈS DE DIX MILLIONS DE FRANCS NOS COMPATRIOTES AVAIENT GAGNÉ LE DROIT D'ÊTRE NOURRIS SAINEMENT

D'APRÈS une agence d'information anglaise, M. Jack Crump, manager de l'équipe britannique, aurait déclaré que les athlètes français reçurent à Londres une nourriture excellente. J'ai beaucoup d'estime pour M. Crump, qui est l'un des rares dirigeants capables de l'autre côté de la Manche.

Cependant, si son affirmation est exacte, qu'il me permette de m'en étonner. En effet, comment M. Crump pourrait-il porter un jugement sur la nourriture servie aux athlètes français, puisqu'il prit le soin de ne pas la partager avec eux ?

Précaution excellente, du reste, et qui permit à M. Crump de montrer sur le terrain, le jour de la rencontre, une bonne humeur constante.

Il n'avait pas couru un marathon, la nuit précédente, dans les couloirs de son appartement, en se tenant le ventre comme l'avaient fait les membres de la délégation française avec un ensemble touchant.

Qu'on ne comprenne bien. Nous ne demandons nullement de déguster à Londres des soufflés au fromage délicatement préparés ou des rognons sauce madère, comme il n'est possible d'en manger chez nous.

On se serait contenté volontiers d'un bout de viande et d'une purée de pommes de terre, le tout arrosé d'un modeste verre de bière.

Mais l'hôtel où l'équipe française fut logée d'autorité, n'avait pas de licence pour les boissons alcoolisées.

Par conséquent, on lui servit de l'eau, dans

des carafes de cristal, certes, mais c'était toujours de l'eau, incontestablement. Et si l'on voulait de la bière, il n'existait qu'une seule solution : attendre que le repas soit terminé, puis se rendre vers le bar le plus proche dans l'espoir de tomber au bon moment, car les heures d'ouverture et de fermeture de ces établissements sont assez mystérieuses.

Voilà, le réjouissant tableau pour la boisson.

Pour la nourriture, ce n'était guère mieux.

Si vous n'aviez pas de dents pointues, il fallait renoncer au canard qui reposait durement dans les assiettes. Il était certes entouré de salade verte, pour le coup d'œil. Mais, jusqu'à présent, il a été prouvé l'impossibilité de se restaurer par un procédé pictural.

Comme tout le canard préparé n'avait pas été héroïquement absorbé le premier jour, et pour cause, il nous fut réservé le jour suivant.

La pupille sombre, nous regardions arriver les plats que portait majestueusement un maître d'hôtel, comme s'il s'était agi d'une matière précieuse.

A ce moment-là, quelques regards se mouillèrent en pensant à la France.

Puis, vint le lapin.

Ah ! celui-là...

Après un séjour prolongé dans la glace et le papier journal, il fut débarrassé avec mille précautions, dégagant une odeur qui ne laissait aucun doute quant à son ancienneté.

Ce fut lui le fautil de la grande bousculade de la nuit.

Il y eut certes quelques retardataires, mais finalement personne n'échappa au « coup du lapin », pas même les dirigeants et les journalistes qui pourtant ne prenaient pas part à la rencontre.

Ceux-là on aurait pu les épargner.

Et l'on se prenait à regretter le cher Donald.

Deux jours de plus, et c'est peut-être le lapin que l'on eût évoqué avec tendresse.

Heureusement, l'heure du réembarquement approchait.

Mais, avez-vous pensé, pourquoi ne pas avoir changé d'hôtel ?

Parce que, à Londres, ce sont les dirigeants britanniques qui commandent et que leurs collègues français n'osent protester.

Le vice-président de la F. F. A., qui aurait dû aussitôt donner l'ordre de rebrousser chemin si des améliorations n'étaient pas immédiatement apportées à l'ordinaire de sa troupe, si j'ose m'exprimer ainsi, était trop préoccupé par sa réception personnelle pour s'apercevoir que les athlètes étaient indignement traités.

Avec déception, il vit que son arrivée à Londres était passée inaperçue. Aucun collègue britannique pour lui faire admirer les beautés cachées de la capitale, comme ont l'habitude de le faire très élégamment les Français lorsque c'est leur tour de recevoir.

Il reçut en tout et pour tout le jour de la rencontre, un brassard voyant le désignant comme un « officiel ».

Mais les seuls avantages qu'il en retira fut d'être accroché sans cesse par les spectateurs qui lui demandaient de leur désigner la place qu'ils avaient retenue.

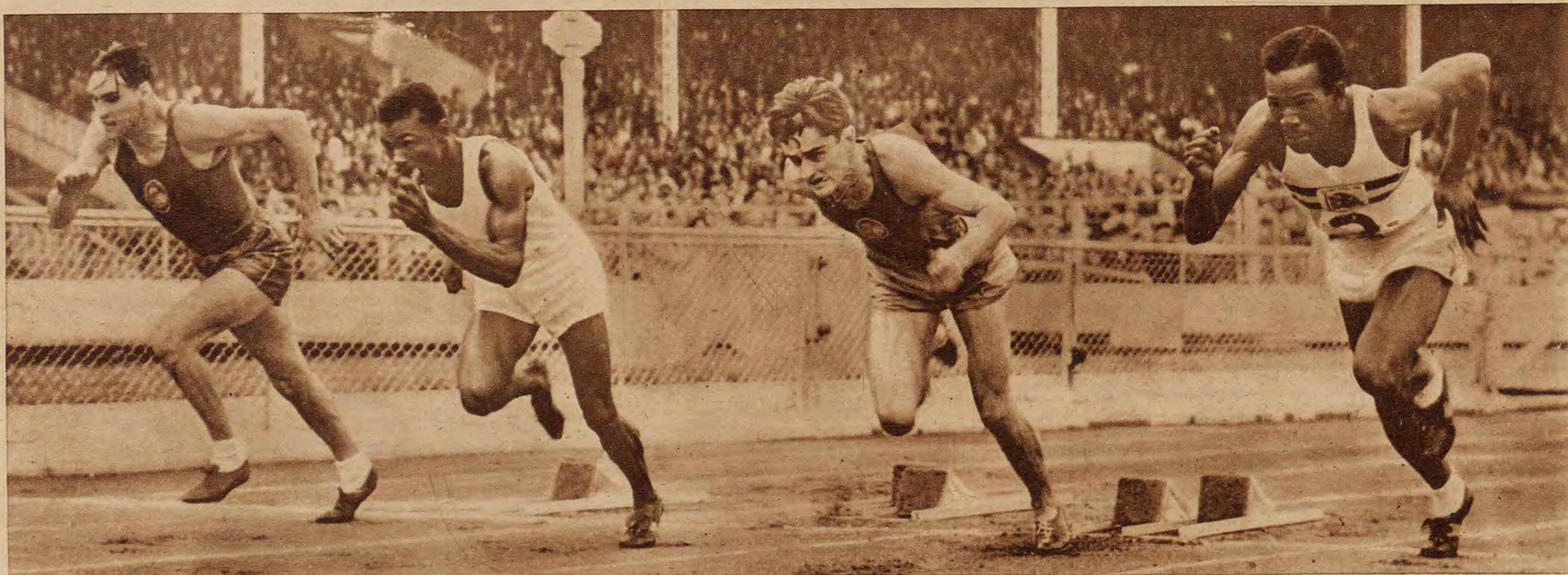
Et comme le vice-président n'entend rien à la langue de Shakespeare, il n'eut rien de mieux à faire que d'enlever son signe distinctif, rentrant ainsi dans le plus démoralisant anonymat qu'ait jamais connu un dirigeant français à l'étranger.

Quand on saura que la rencontre produisit finalement une recette approchant dix millions de francs, on ne pourra que constater une fois de plus que les Anglais savent se moquer du monde.

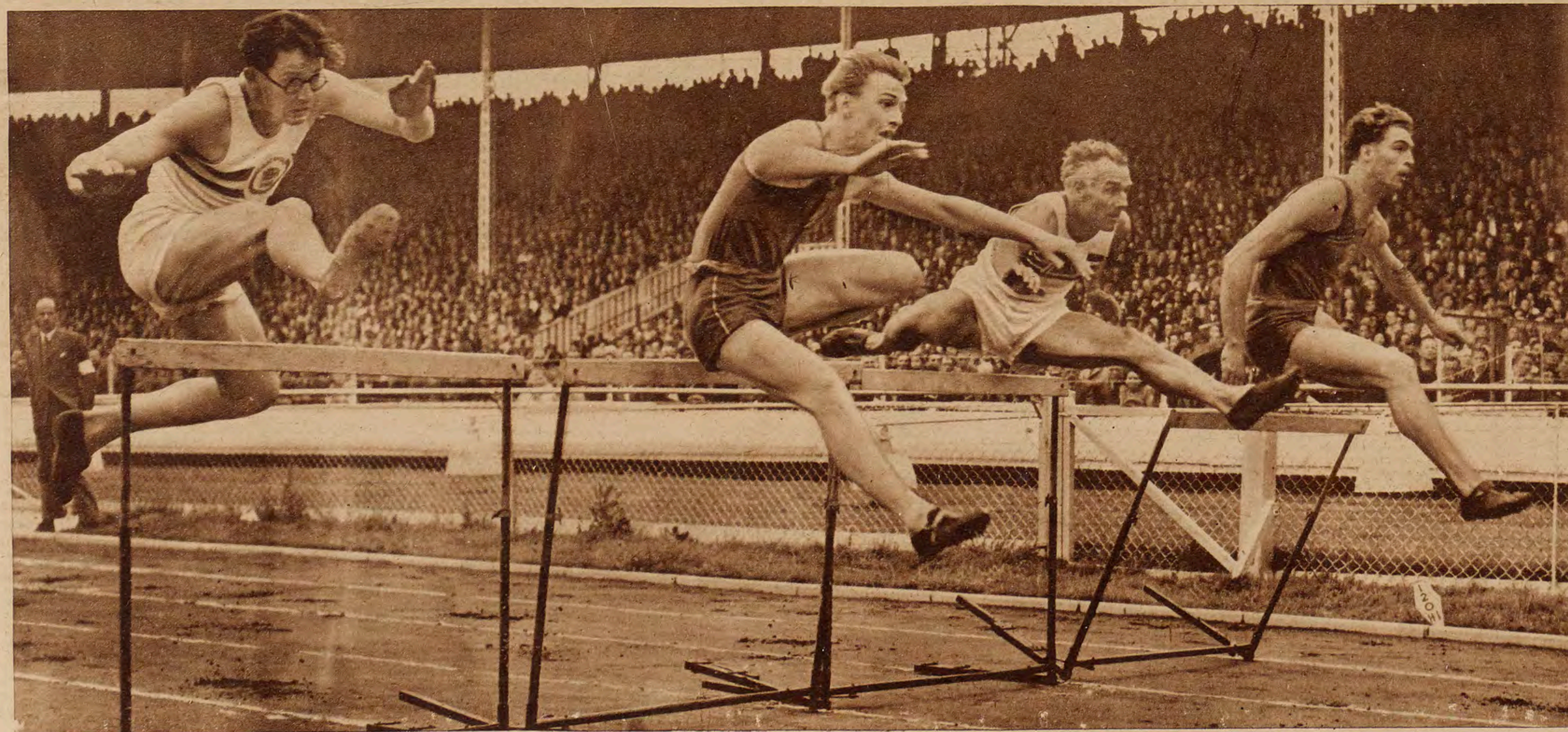
Un athlète amateur a droit en effet à certains égards, du fait qu'il laisse à d'autres le fruit de son talent et de sa peine.

Si ces égards ne sont plus respectés, s'il ne trouve ni confort, ni nourriture saine, lorsqu'il se déplace, ne devient-il pas le plus bel imbécile qui soit ?

Fort heureusement, il ne manque pas de pays en Europe qui savent recevoir. Dans ces conditions, on se demande pourquoi on s'obstine à aller encore en Angleterre, où les lois de la courtoisie la plus élémentaire ne sont même plus respectées...



Le coup de pistolet du starter vient de retentir et les concurrents du 100 yards s'élancent. On reconnaît de gauche à droite : Carlen (4^e), Laing (1^{er}), Porthault (3^e) et Mac Donald Bailey (2^e). Les deux noirs ont dominé les deux blancs, mais la défaite de Mac Donald Bailey, « la Flèche noire », n'en a pas moins été une grande surprise.



Un autre résultat inattendu : celui qui sera enregistré au terme de ce 120 yards haies puisque Marie ne pourra terminer que troisième et que le vétéran Finlay l'emportera. Sur notre photo, les deux Français sont encore en tête, on reconnaît de gauche à droite : Hart (4^e), Marie (3^e), Finlay (1^{er}) et Heinrich (2^e) qui renverse l'obstacle.

Heinrich : " Je m'excuse de ce nouveau record de France..."

1 m. 95 en hauteur, **11" 1/10** sur 100 mètres, **7 m. 17** en longueur.

Il faut être un athlète exceptionnel pour réussir ces trois performances à quelques minutes d'intervalle, outre qu'elles indiquent d'indéniables qualités de vitesse et de détente.

Étant devenu, en l'espace d'un an, un coureur et un sauteur de grande valeur, il ne manque plus à Ignace Heinrich que d'être un lanceur aussi remarquable pour pouvoir dire que nous tenons en lui un athlète vraiment complet, de la classe de l'Américain Morris ou de l'Allemand Sievert.

C'est l'affaire de deux ans, a déclaré simplement Ignace Heinrich. Pour l'instant, je me rends compte qu'il me manque encore beaucoup de choses. Mais je sais aussi qu'elles ne me sont pas inaccessibles. Je pense être prêt pour 1951.

C'est-à-dire à la veille des prochains Jeux Olympiques. Ça tombera bien...

La meilleure performance de l'Alsacien au cours de ces deux journées ? Ses sauts en hauteur. C'est de justesse en effet qu'il fit tomber la barre placée à 1 m. 98 (record de France, 1 m. 97 par Danilio et Thiam Papa Gallo).

Heinrich pense réussir avant peu deux mètres.

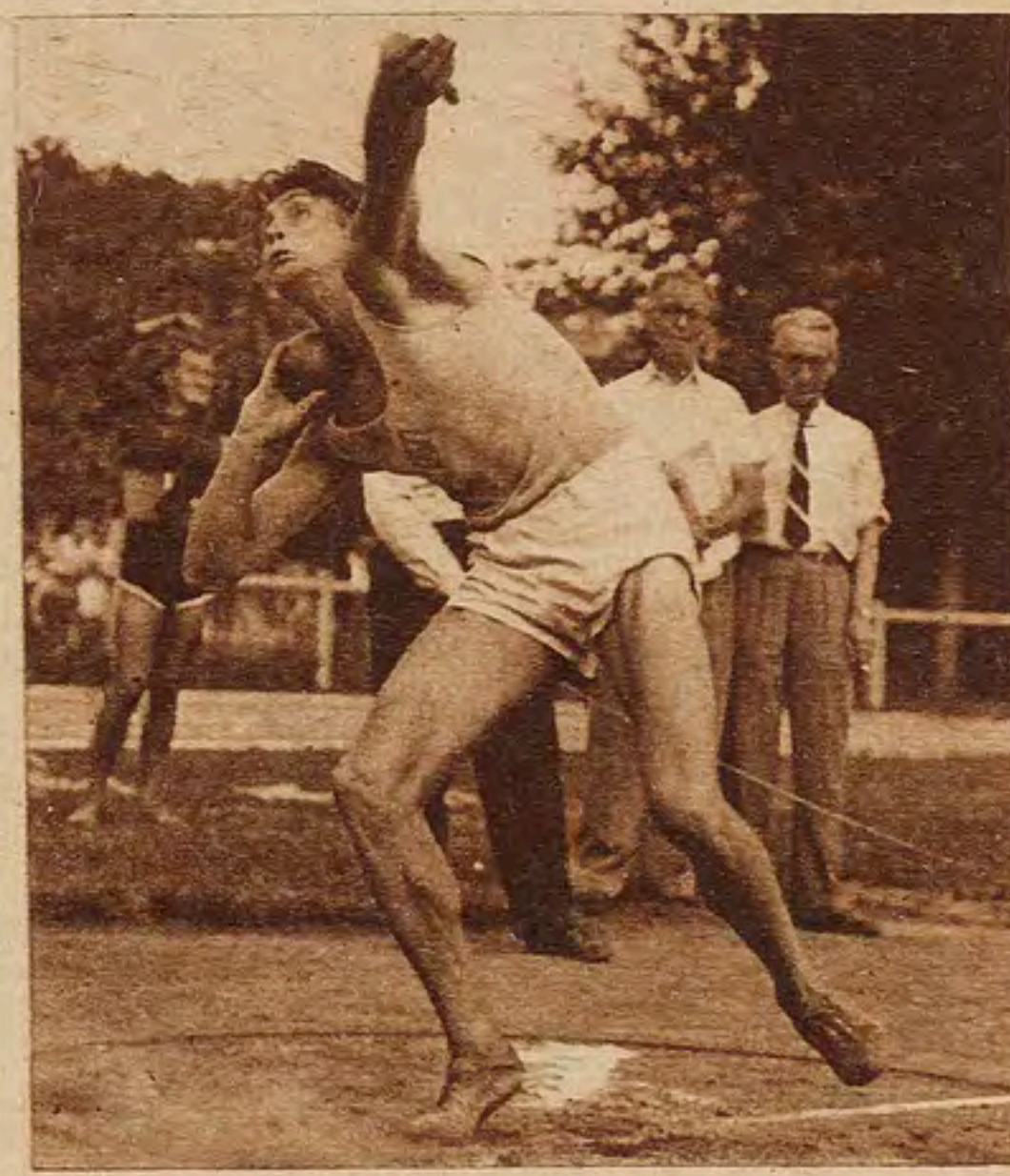
Satisfait, il essaiera ensuite de sauter 7 m. 50 en longueur et de courir les 110 m. haies en 14" 2/10. Ensuite, il s'intéressera au poids et au disque...

Son nouveau record 7,165 (l'ancien étant de 6,974) déçu. Il faut dire qu'il était malade au cours de la deuxième journée. Cela explique son temps moyen sur 110 mètres haies, 15" 6/10. L'Alsacien s'excuse de son nouveau record de France...

Marcel HANSENNE



Saut en hauteur : 1 mètre 95 (974 points).

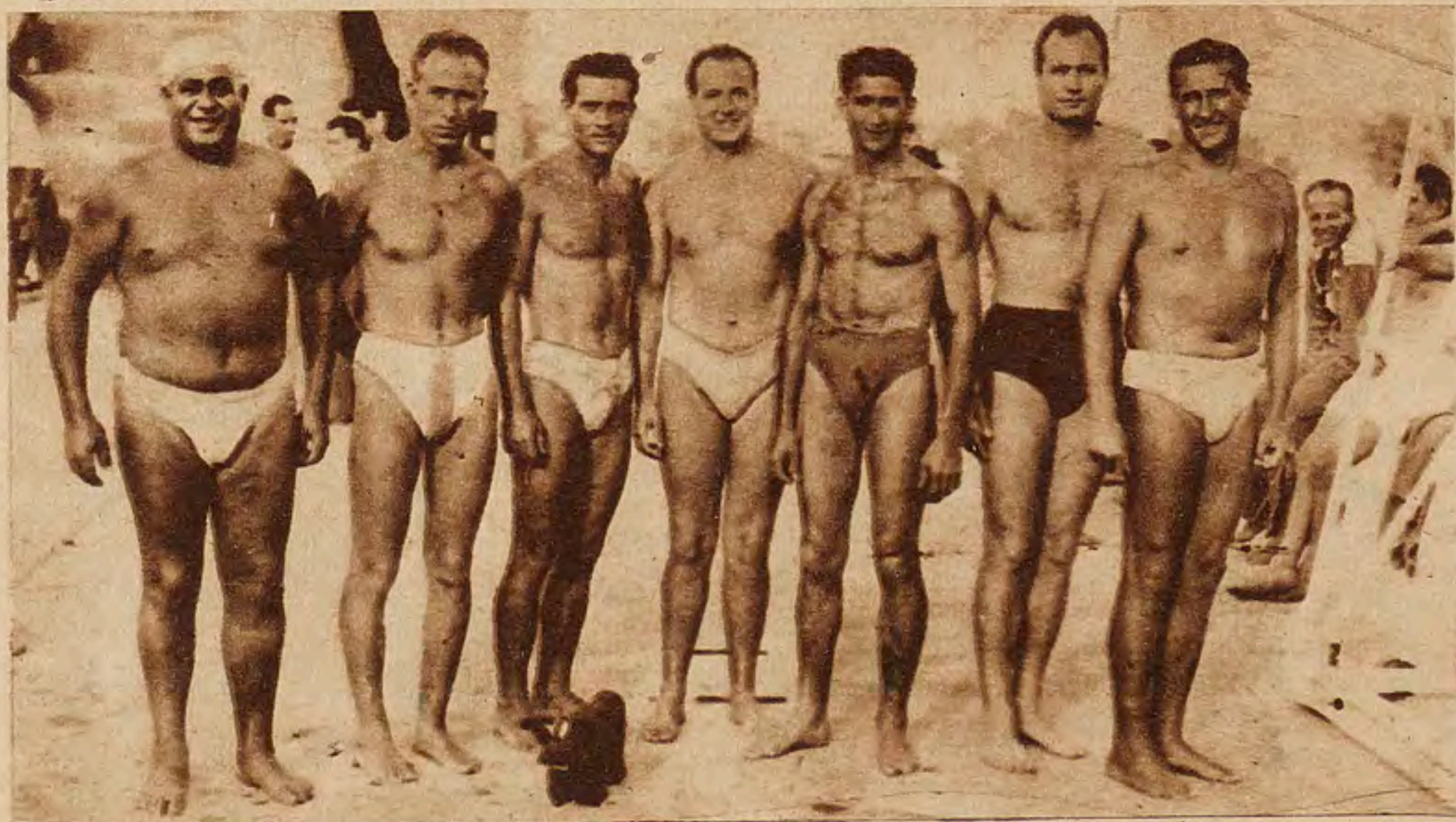


Lancement du poids : 13 m. (716 pts).



L'équipe de l'E. N. Tourcoing : de g. à dr., Debonnet, Dewash, Duquesnoy, Viaene, Vandaele, Lefebvre et Vandamme. Les Tourquennois se sont qualifiés aux dépens du P. U. C., mais ne possèdent plus leur équipe d'antan.

SEUL LE DIEU NEPTUNE PEUT EMPÊCHER TOURCOING DE "SOMBRER" DEVANT ALGER ET CASABLANCA



Le team de Casablanca, composé de Barbichon, Dewerpe, Mimeran, Gaudet, Grant, Varsano et Rocco, qui a pris le meilleur sur le T. O. E. C.



La formation de Montpensier, composée de Conessa, Barriod, Ouachen, Boudrier, Himghi, Tolba et Mayens qui a triomphé hier, de celle de Marseille.



Après leur victoire, les huit rameurs de la Basse-Seine extériorisent leur joie, en dépit des efforts qu'ils viennent de fournir, et sont accueillis par leurs supporters.

Les rameurs parisiens ont dominé les provinciaux à Mâcon

Mâcon. — Pendant quarante-huit heures, Mâcon a été le cœur de l'aviron français. Les championnats de France 1949, qui coïncidaient avec l'ouverture officielle du Centre national de l'Aviron, ont connu un immense succès. Cela vaudra sans doute à la ville de Mâcon d'organiser — comme elle en a manifesté le désir légitime — les Championnats d'Europe en 1950.

Quoi qu'il en soit, ces Championnats de France ont consacré une nouvelle fois la suprématie d'ensemble des rameurs parisiens. En vérité, ceux-ci ont dominé leurs camarades provinciaux dans la majorité des courses. Plus nombreuse en effectifs, la province a largement figuré dans toutes les finales, mais à chaque fois — ou presque — il s'est trouvé un élément de l'Ile-de-France pour arracher la victoire. Meilleure technique ? Peut-être. Mais surtout plus grande habitude des compétitions importantes.

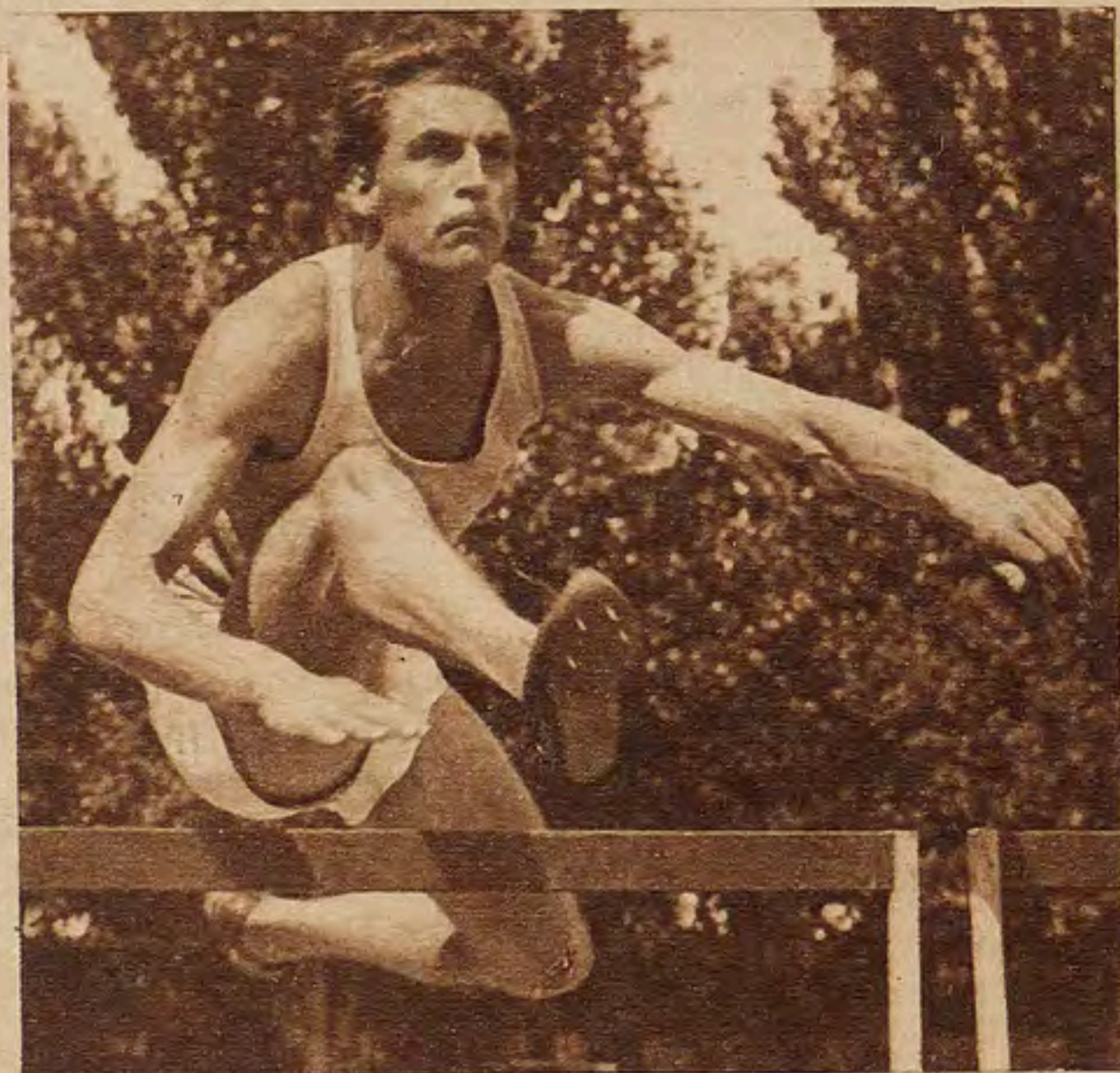
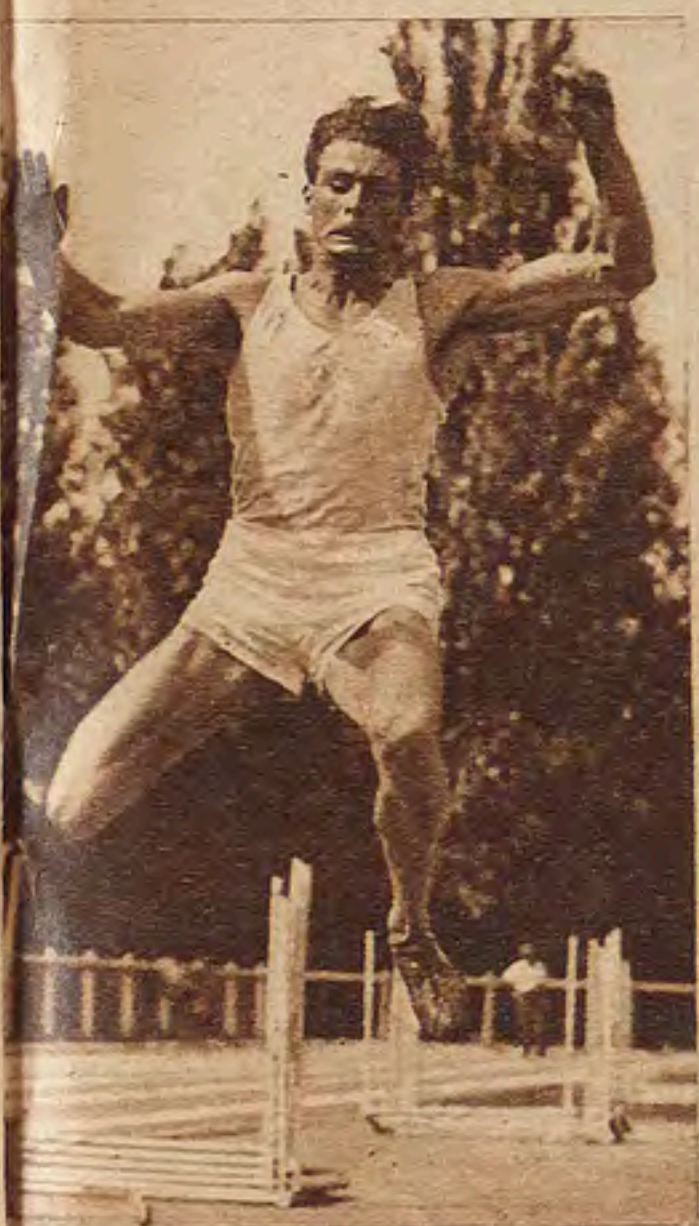
Le grand triomphateur des championnats de France est sans conteste le Club Nautique de Meulan qui se taille la part du lion en remportant le « 4 » cadets et le skiff juniors et en terminant second du « 4 » barré.

De leur côté, l'U. S. Métro enleva le « 4 » seniors, le Club Nautique de Paris, le « 2 » sans barreur ; la S. N. Marne, le « 4 » juniors et la Basse-Seine, le « 8 » seniors.

La province sauva l'honneur avec les frères Sartor (C. N. Libourne), vainqueurs du « 2 » barré, et le Rowing Club de Marseille qui remporta le « 4 » dames.



Le quatre senior de l'U. S. Métropolitain vient de remporter le championnat de France. L'œil frais et très à l'aise, les quatre rameurs savourent leur triomphe.



Longueur : 7 m. 17 (850).

400 m. : 51" 8/10 (775)

Dans le 110 mètres haies : 15" 6/10.

Au javelot : 43 mètres 91.

Au lancement du disque : 41 m. 41.

PREMIER SUCCÈS DE CHARLES POZZI DANS UN MONOTONE GRAND PRIX DE L'A. C. F. QU'AURAIENT DU REMPORTER FINALEMENT SOMMER-SHELL

Saint-Gaudens. — Nous voulons bien admettre que la chaleur torride qui régnait dans la région n'a pas favorisé, dimanche, les concurrents du Grand Prix de l'Automobile Club de France qui, tous, ont terriblement souffert.

Il y a vingt-six ans que je conduis en course, disait Louis Chiron, et je n'ai jamais autant serré les dents.

Ce qui donne à la performance de Charles Pozzi une plus grande signification, lui qui ne s'est jamais fait relayer et qui a terminé frais comme un gardon.

Où la malchance joue son rôle

Raymond Sommer, le robuste, n'était pas fatigué lui non plus lorsqu'il a passé le volant à Harry Shell, avec plus de 2 tours d'avance et, pourtant, il avait mené la course avec autorité, sans jamais demander le maximum à son moteur.

J'avais constaté que quelque chose n'allait pas très bien dans le moteur, nous confiait-il, mais je ne pouvais pas refuser à Shell de conduire cette voiture...

Ce n'est pas sa faute, croyez-le bien, si une bielle, après 5 tours, alors que nous avions course gagnée, s'est montrée aussi dangereusement récalcitrante. La malchance, ajoutait-il avec philosophie, vous le savez, c'est mon lot.

Harry Shell est désolé.

Depuis deux semaines, nuit et jour, nous travaillions sur cette voiture, tant notre désir était de gagner cette course.

La course a été, pendant de très nombreux tours, d'une monotonie surprenante. Les organisateurs de courses à longue haleine en tireront des enseignements, eux qui ont vu les spectateurs quitter les tribunes avant la fin.

Trintignant l'a échappé belle

Mais c'est après l'abandon décevant de la Talbot de Sommer-Shell que l'intérêt rebondit quelque peu.

C'est tout d'abord Maurice Trintignant qui alla au décor et revint le visage tout tailladé et le bras en écharpe.

Les spectateurs qui traversent la route devant vous, une embardée dans une courbe, qui se termine par deux tonneaux...

Il a eu de la chance de s'en tirer à si bon compte !

Puis c'est Louis Chinetti qui mena sa voiture dans un poteau. Les spectateurs l'aidèrent à sortir de ce mauvais pas.

On le déclassa, lui qui avait, quelques minutes plus tôt, été sacré deuxième du classement général et vainqueur de la course réservée aux voitures de petite cylindrée...

Déception et... félicitations

Oui, ce Grand Prix aura été décevant, sans, pour cela, que nous rendions responsable Charles Pozzi qui a aussi mené avec art sa voiture, une 4.500 cmc. Delahaye,

De notre envoyé spécial :

Georges FRAICHARD

après l'avoir magnifiquement préparée.

Et comme nous comprenons sa joie de remporter aujourd'hui ainsi sa première grande victoire.

LE CLASSEMENT

1. Charles Pozzi (Delahaye), les 506 km. en 3 h. 34' 2" 2/10 (moyenne horaire : 141 km.

844) ; 2. Heath (Alfa), à 1 tour, premier des petites cylindrées ; 3. Searon (Simca), à 2 tours, deuxième des petites cylindrées ; 4. Louis Chiron (Talbot), à 2 tours ; 5. Henri Louveau (Delage), à 2 tours ; 6. Auguste Veuillet (Delage), à 3 tours ; 7. Robert Manzoni (Simca), troisième des petites cylindrées ; 8. Louis Chinetti (Ferrari), quatrième des petites cylindrées ; 9. Cornet (Meteor), cinquième des petites cylindrées ; 10. René Bonnet (D. P.), sixième des petites cylindrées.

La voiture de Charles Pozzi était munie de pneus DUNLOP.

TROP FORTS, LES MOTOCYCLISTES ANGLAIS...

Saint-Gaudens. — Il n'y a pas d'heure pour les braves gens, notamment pour ceux qui aiment le sport motocycliste. C'est ce que le Grand Prix de France, disputé dimanche matin sur le magnifique et rapide circuit du Comminges, a prouvé une fois de plus.

Dès l'aube, c'étaient par milliers que les spectateurs prirent d'assaut les vastes tribunes naturelles, par milliers qu'ils s'égaillèrent dans la nature, tout au long de ces onze kilomètres de route droite comme une règle, sur plus de cinq kilomètres, tortueuse et difficile tout le long de la Garonne...

Regretteront-ils de s'être levés si tôt, ces « mordu » de la motocycliste ? Cela nous paraît bien improbable. Et même si les Anglais ont manifesté une trop grande supériorité, il n'en est pas moins vrai que les places d'honneur ont été très sévèrement disputées.

Fergus Anderson tout seul en 250 cmc.

Pour Fergus Anderson, ce fut une simple formalité de vaincre en catégorie 250 cmc. Au guidon de sa 333, il se permettait même le luxe de passer à la fin du premier tour huitième sur trente-cinq partants, laissant loin derrière lui les pilotes de machines plus puissantes. Après avoir porté le record du tour de sa catégorie à 138, 113, Fergus Anderson ralentit quelque peu son allure, termina, nettement détaché, avec 1' d'avance sur son rival le plus direct, l'Italien Mastelleri, n'en revenant pas.

La course a été beaucoup plus mouvementée en 350 cmc. L'Anglais Leslie Graham avait résistamment pris la tête dès le début.

Georges Monneret lui ravit le commandement au troisième tour, mais Withworth s'imposant au septième tour, ne devait plus être inquiété jusqu'à la fin.

Mais, derrière lui, quelle bataille pour les places d'honneur ? Graham, Monneret, puis Wood, Monneret, Graham, puis Monneret, Graham, Wood... C'est finalement Graham qui s'imposa de justesse, devant Georges Monneret et Wood. Dans cette catégorie, le record du tour a été porté par Withworth à 144 km. 394.

Walk Over en 500 cmc. de Leslie Graham

Le champion de la bi-cylindre A. J. S. Leslie Graham était de tous le plus rapide. Sa victoire ne faisait aucun doute. Il se contenta, dans le second tour, de porter le record à 151 km. 318, et après de vivre sur sa lancée, ce qui ne l'empêcha pas de porter son avance qui était de 5", au second tour, à 1' 25 à la mi-course, et enfin à 2' 11 au terme des 198 kilomètres.

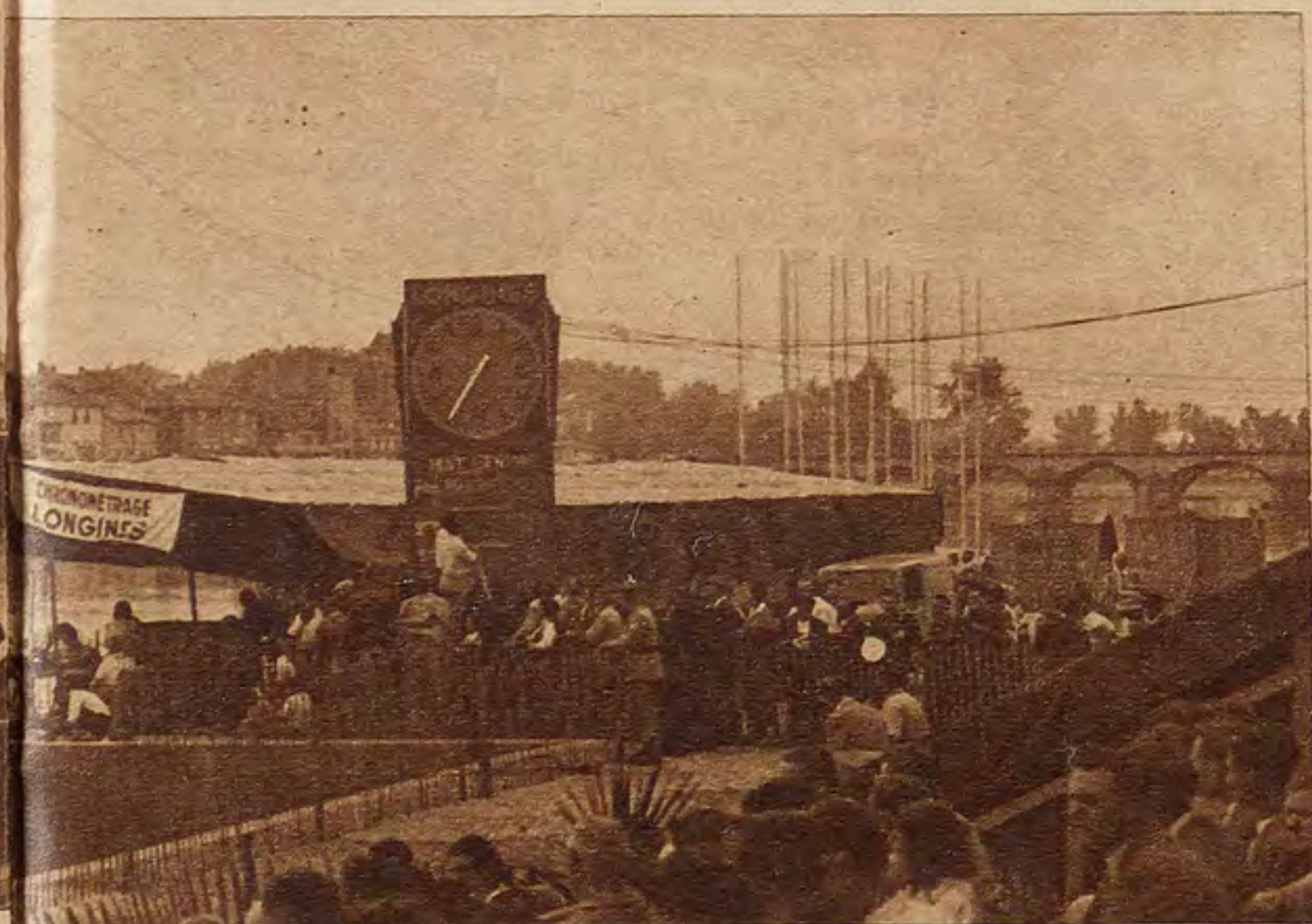
G. F.

Georges Monneret et Behra en tête du championnat.

A la suite du Grand Prix de France, le classement du championnat de France Motocycliste est actuellement celui-ci :

350 cmc. — Georges MONNERET, 16 pts ; Chérier, 10 pts ; René Guérin, 7 pts ; Georges Houel, 5 pts.

500 cmc. — Jean BEHRA, 8 pts ; Collignon, 8 pts ; Georges Houel, 8 pts ; Collot, 6 pts, Beauvais, 5 pts.



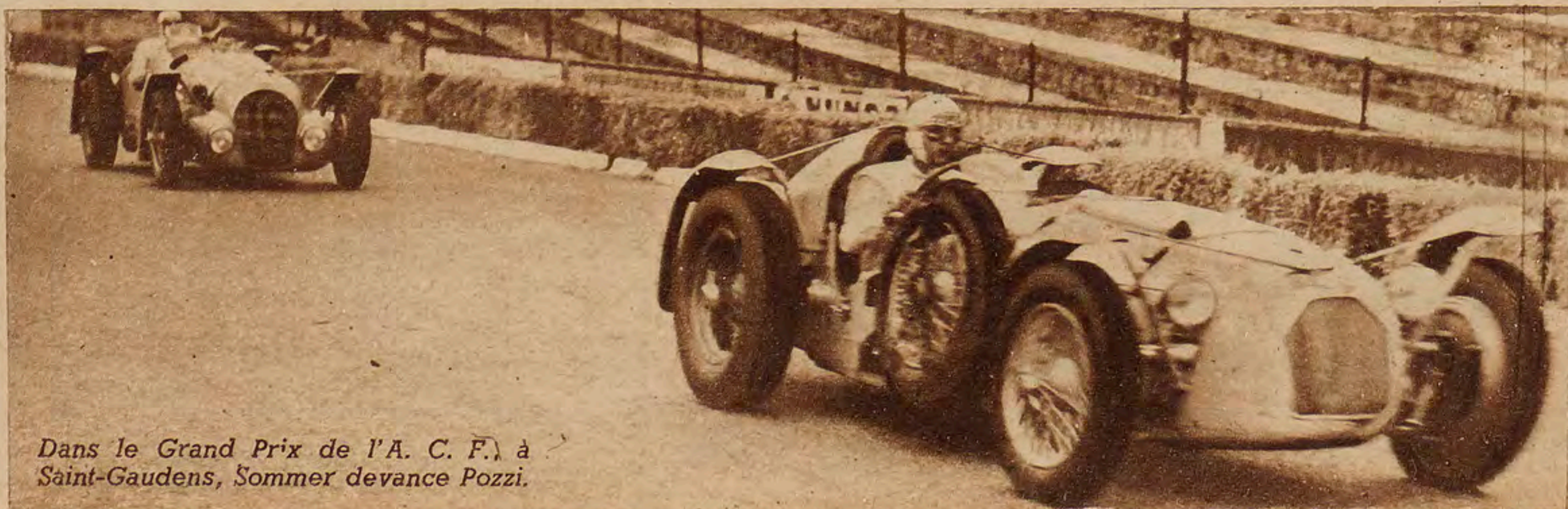
L'arrivée de l'épreuve finale du « huit » barreur senior, enlevée par la formation mixte Basse-Seine-Corbeil.



Le titre du « deux barré » senior ne pouvait pas échapper aux deux frères Sartor du Club Nautique de Libourne.



Avant la finale du skif junior, qu'il remporta, Christian Guilbert reçoit les dernières recommandations de son père.



Dans le Grand Prix de l'A. C. F. à Saint-Gaudens, Sommer devance Pozzi.

ISODERMINE
MÉTHODE AMÉRICAINE

Vous conseille

Les ressources physiques pendant l'épreuve sont les repas de la VEILLE.

Utilisez de suite ISODERMINE adopté par les GRANDS du sport (en onction ou en massage). ISODERMINE agréé par le TOUR DE FRANCE

En vente pharmacies, articles de sports ou vélos, ou à défaut, 19, Boulevard Poissonnière, PARIS-9^e

Joie d'ETRE FORT par la
MÉTHODE AMÉRICAINE

DE CULTURE PHYSIQUE ATHLETIQUE par correspondance qui vous donnera rapidement des muscles extraordinaires. Elle a formé en Amérique des milliers de superathlètes. A la plage, à la ville, partout, vous serez bientôt : envie des hommes, admiré des femmes - assuré du succès. Envoi de la documentation n° 132 illustrée de photos sensationnelles contre 30 francs en timbres. AMERICAN INSTITUT - Boite post. 321-01 R. P. Paris



GRANDIR
A TOUT AGES
Gagnez 5, 10, 15 cm. et plus grâce à une nouv. découvrir scientifique. L'Appareil orthopédique AMERICAIN SUPER STALTO GARANTI pour l'augmentation du buste - ou jambes seules. Résul. certain immédiat. Demandez inform. illust. GRATUITES. Discret. OLYMPIE N° 25 19, B° V. Hugo, NICE. (joindre 2 timbres p. frais)

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv. BC 40), 8, rue des Salenques, TOULOUSE une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez date naissance, enveloppe timbrée avec adresse et 30 fr. en T. P. pour frais. Prix de l'analyse 150 fr.



MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT
Vous paierez seulement si satisfaction.



Apprenez à **DANSER** chez vous en quelques heures. Succès garanti. Notice B, contre enveloppe timbrée. Ecole B. Réfrano B. P. 4, Bordeaux-Chartrons.

But CLUB

Directeur : **GASTON BÉNAC**
Rédacteur en Chef : **FÉLIX LÉVITAN**

DIRECTION - VENTE - PUBLICITÉ

100, rue de Richelieu, PARIS
Téléph. : RICH. 81-55 et la suite

RÉDACTION - ADMINISTRATION

124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS

3 mois 230 frs
6 mois 450 —

Les abonnements d'un an sont rétablis.
Prix de l'abonnement pour un an : 850 Francs

COMPTE COURANT : PARIS 5390.08

DIRECTEURS-GÉRANTS :
MM. BARRÈS et VERRIÈRE

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimeries Réaumur - Clichy
100, rue Réaumur - Paris (2^e)
Imprimé en France
Dépôt légal n° 57

Cette semaine



Présente

UNE GRANDE RÉVÉLATION
LES 20 SECRETS
DE LA
2 CV CITROEN

BOULEVERSEMENT
DANS L'INDUSTRIE
AUTOMOBILE

TOUS LES MERCREDIS
124, rue Réaumur, PARIS-X^e



FOOTBALLEURS adoptez la
"Vedette BOUDUR"



DELANNOIT N'EST PAS PERDU POUR LA BOXE

Il se repose sur la Côte d'Azur et réclame un adversaire

VOUS avez une veine sectionnée et un dépôt de sang au-dessus de l'arcade sourcilière. C'est très grave.

C'est par ces mots que son médecin aurait accueilli Delannoit quand il revint d'Angleterre après sa défaite devant Randolph Turpin.

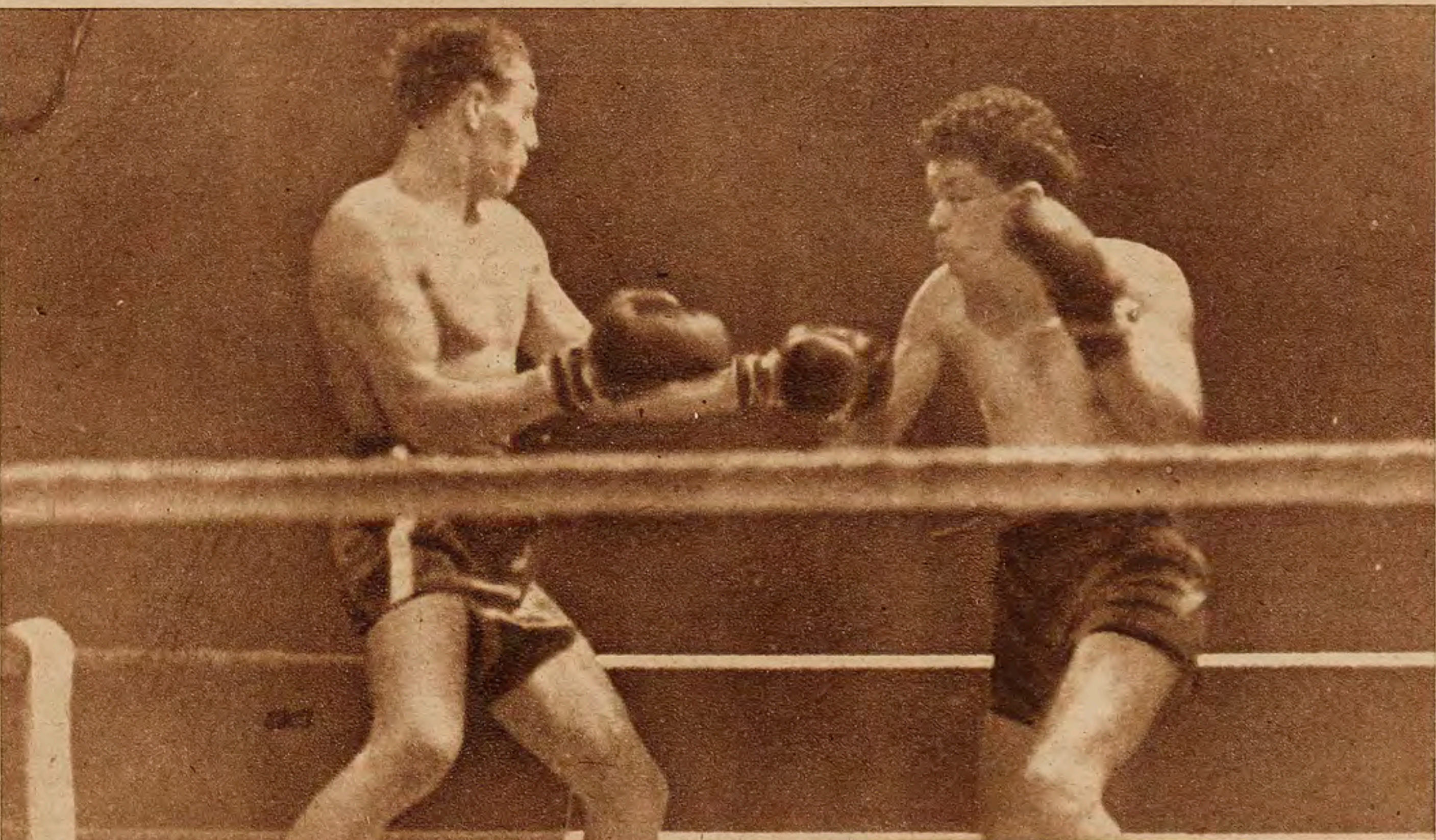
Depuis, on chuchotait un peu partout : « Delannoit ne remontera plus jamais sur le ring. »

Le manager Prémont dément officiellement.

Delannoit, certes, a été blessé, mais il passe actuellement ses vacances sur la Côte d'Azur et tous les deux jours il écrit à son manager pour lui demander le nom de son futur adversaire.

— Il est impatient de combattre, a même ajouté Prémont. C'est bon signe...

« Coupons donc les ailes à ce « canard » — un de plus — qui a vu le jour je ne sais trop comment !... a ajouté Prémont sûr de lui.



RAY FAMECHON ET ALBERT YVEL N'ONT PAS ÉTÉ INQUIÉTÉS AU STADE SAINT-EUGÈNE

De notre correspondant particulier
Emile CAMBRON

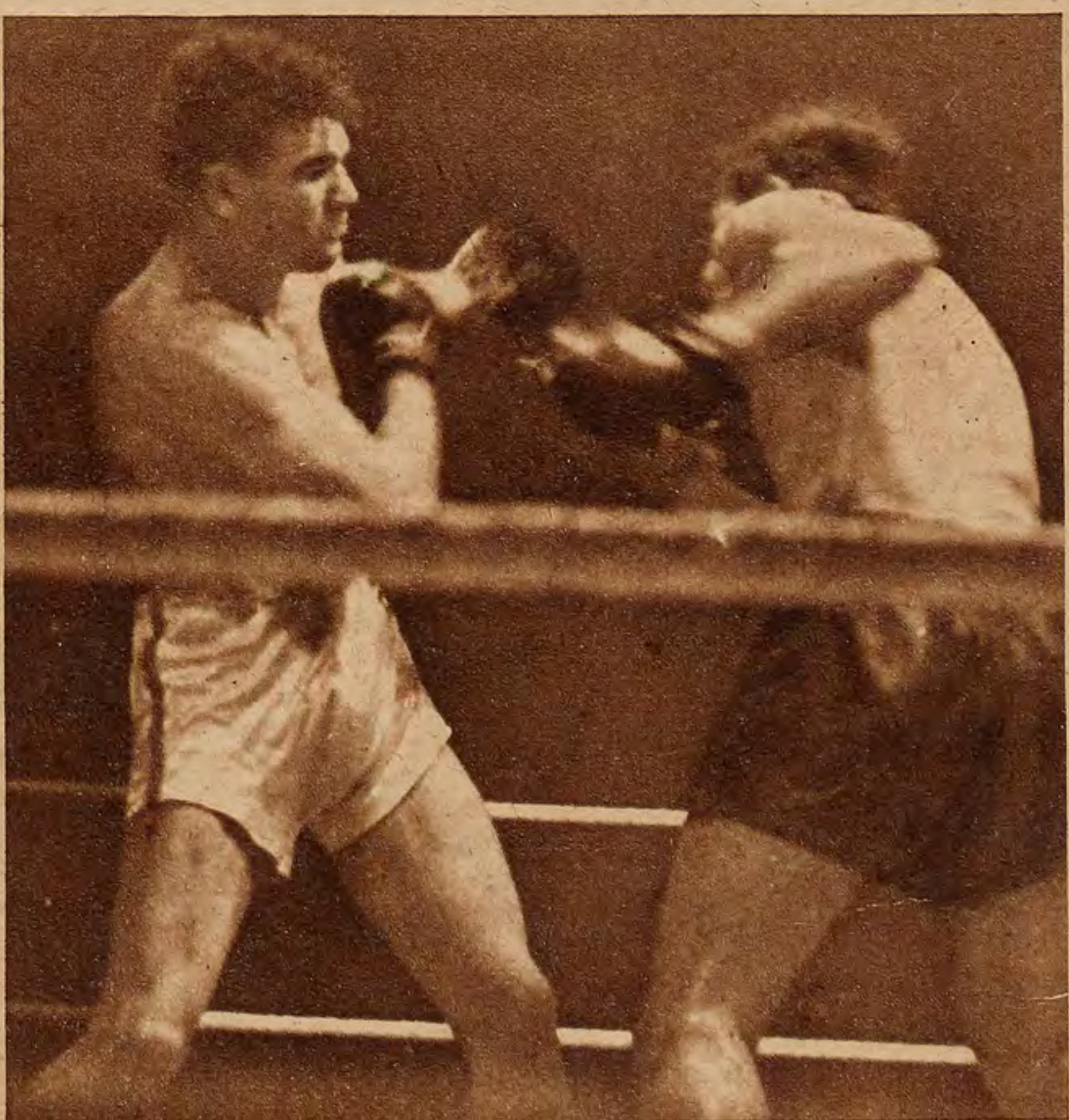
Alger. — La boxe connaît le plus vif succès en Alger, mais il est à craindre que les frais de transport assez conséquents qui viennent s'ajouter aux bourses — assez élevées — ou en tout cas plus élevées qu'à Paris — constituent un obstacle que les organisateurs ne parviendront plus à franchir.

Les quatre mille personnes qui étaient réparties sur les gradins du stade Saint-Eugène n'ont pas été déçues par le combat de Ray Famechon qui, bien que blessé à l'arcade sourcilière, fournit une exhibition remarquable devant Bouaziz, très courageux et très agressif. Ray fit montre de toutes ses qualités et ses rapides séries firent impression. Ray va maintenant prendre un court repos en Bretagne et il pourra envisager son prochain combat à Londres avec confiance.

Dans le second combat de la soirée, Albert Yvel accordait sa revanche à Tontini. L'Italien ne pouvant s'adapter au rythme rapide imposé par le champion de France, se réfugia dans les corps à corps pour rechercher le coup dur à chaque sortie. Mais Yvel ne se laissa pas prendre à ce jeu et, accumulant les points, il l'emporta très nettement.

Dans les deux autres matches de la soirée, Bensemame battit Viscovo aux points et Ramdane obligea Lago à abandonner au cinquième round.

Samedi soir, à Alger, Ray Famechon a disposé très facilement du Nord-Africain Bouaziz. Voici notre rapide champion d'Europe des poids plume arrétant une charge de l'impétueux léger algérois.



Cette autre phase du combat montre Ray Famechon forçant la cadence et débordant son adversaire. Le champion d'Europe vient d'esquiver le droit de Bouaziz et va répliquer par un gauche.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

ADRESSEZ VOS QUESTIONS
124, rue Réaumur, Paris-2^e

B M. R. BIGOT, Basse-Goulaine (Loire-Inférieure). — Les coureurs italiens du Tour ne sont pas épargnés par la « sorcière » s'il est vrai qu'ils « crèvent » en général moins souvent que leurs rivaux.

C M. Joseph CABERO, 5, rue Thuillier, Alger. — 1^{er} Georges Speicher était meilleur « descendeur » que Roger Lapébie. 2^e Georges Speicher a, dans certaines descentes, atteint 70 kilomètres-heure. 3^e Actuellement René Vietto semble être le meilleur dégringoleur français.

M. Enzo COMINASSI, Jœuf (Meurthe-et-Moselle). — 1^{er} Voici le palmarès de France-Ecosse, 1930 : Ecosse bat France, 2 à 0 ; 1932 : Ecosse bat France 3 à 1 ; 1948 : France bat Ecosse, 3 à 0 ; 1949 : Ecosse bat France, 2 à 0. Lors du dernier match France-Ecosse, le 27 avril à Hampden-Park, les deux équipes avaient la composition suivante : Ecosse : Cowan ; Young, Cox ; Evans, Woodburn, Aitken ; Waddell, Thornton, Houston, Steel, Reilly ; France : Vignal ; Salva, Marche ; Jonquet, Mindonnet, Hon ; Gabet, Cuissard, Baratte, Batteux, Flamion. 2^e Voici le palmarès de France-Hollande, 1908 : Hollande bat France, 4 à 1 ; 1921 : Hollande bat France, 5 à 0 ; 1923 : Hollande bat France, 8 à 1 ; 1931 : Hollande bat France, 4 à 3 ; 1934 : France bat Hollande, 5 à 4 ; 1936 : Hollande bat France, 6 à 1 ; 1937 : France bat Hollande, 3 à 2 ; 1947 : France bat Hollande, 4 à 0 ; 1949 : Hollande bat France, 4 à 1. Lors du dernier match Hollande-France joué le 23 avril à Rotterdam, les équipes avaient la formation suivante : Hollande : De Munck ; Schivenaar, Van Bun ; Van Schijndel, Terlouw, De Vroet ; Overbeek, Wilkes, Brandes, Timmermans, Lenstra. France : Vignal ; Salva, Marche ; Cuissard, Jonquet, Hon ; Gabet, Batteux, Baratte, Prouff, Flamion. 3^e La coupe du monde qui se disputera l'an prochain permettra de faire un juste classement des valeurs, en permettant une confrontation des formations européennes et sud-américaines.

M. Jacky CASSERINO, 20, route d'Alger, Coléa (Algérie). — 1^{er} La Belgique a remporté la première place au classement international dans le Tour de France 1948. Elle a terminé avec une avance de 28' 40" sur l'équipe de France, classée seconde. 2^e Bartali, vainqueur du Tour 48, avait 26' 16" d'avance sur le Belge Albéric Schotte, qui a terminé second. 3^e Voici un classement des cinq meilleurs goals français : 1. Vignal ; 2. Da Rui ; 3. Favre ; 4. Angel ; 5. Paul Sinibaldi.

D M. Jacques DEVOUGE, 75, rue Dutertre-Ain, Témouchent (Oranie). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Charles DASSIEU, Maubourquet (Hautes-Pyrénées). — 1^{er} Nous continuerons à publier des reportages sur les grandes manifestations automobiles.

M. DESHAYE, Paris. — Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Caudrilliers, But et Club, 124, rue Réaumur, Paris (joindre un timbre pour la réponse).

MM. Yves DOLOU et Joseph APPERRY, Ploudaniel (Finistère). — 1^{er} Il n'est pas prouvé que l'équipe de France formée par vous aurait fait mieux que le onze qui a rencontré l'Angleterre le 22 mai à Colombes. 2^e Lors de France-Angleterre en 1945, Julien Da Rui avait, lui aussi, arrêté un penalty. 3^e En principe, l'équipe de France B est réservée aux jeunes.

M. Jérôme DANIEL, 30, rue André-Lefèvre, à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne). — 1^{er} Une course poursuite se déroule de la façon suivante : les coureurs (deux ou plusieurs) se placent à une distance égale les uns des autres. Lorsqu'il s'agit de deux coureurs, chacun à l'opposé dans les lignes droites de la piste. Deux hommes assistent chaque coureur, un lanceur et un commissaire. Lorsque les coureurs sont prêts, les commissaires lèvent chacun un petit drapeau. Le starter, placé au centre de la piste, ou sur un « perchoir » donne alors le coup de pistolet du départ. Chaque « lanceur » pousse violemment son coureur, sans toutefois l'accompagner.

Dès qu'un coureur est rejoint par un autre concurrent, il doit quitter la piste au plus tôt. Dans le cas d'une poursuite à deux hommes, la course s'arrête dès que l'un a rattrapé l'autre. 2^e Les dimensions du cadre d'une bicyclette de course sont fonction de la taille, et de la longueur des bras et des jambes du propriétaire. Nous ne pouvons donc vous donner vos cotes, ne connaissant pas vos mensurations. Cependant, si vous êtes d'une taille normale (1 m. 70), un cadre de 57 cm. peut parfaitement vous convenir. Pour les « braquets », employez en course les rapports suivants : plateau : 47 et 48 ; dentures de la roue libre : 15, 16, 17, 18 et 19.

E M. G. ESPAGNE, 6, rue du Cheval-Blanc, M. alpellier (Hérault). — 1. Joe Louis a abandonné le titre de champion du monde des poids lourds qu'il détenait depuis 1937. Il est devenu matchmaker. 2^e Non, Jake La Motta n'est pas supérieur à Marcel Cerdan. 3^e Domingo et Ben Barek ont joué la saison dernière à l'Atlético de Madrid.

M. Marcel ENZENAT, 10, villa du Bel-Air, Paris (12^e). — Voici un classement (très person-

nel...) des meilleurs poids moyens mondiaux : 1. Marcel Cerdan ; 2. Stève Belloise ; 3. Laurent Dauthuille ; 4. Jake La Motta ; 5. Dave Sands ; 6. Tiberio Mitri ; 7. Robert Villemain ; 8. Cyrille Delannoit ; 9. Lou Sala ; 10. Bert Lytell.

F M. Vincent FLEURAT. — 1^{er} Monaco-Paris a été organisé en 1946 en remplacement du Tour de France qui n'a pas été couru cette année. 2^e Monaco-Paris avait été gagné par Apo Lazarides, âgé alors de vingt et un ans.

M M. Jean MAXAUT, Castillonnes (Lot-et-Garonne). — 1^{er} Les poules de six du championnat de France de rugby à XV (division fédérale) seront complétées après la fin des poules qualificatives. 2^e Emile Zatopek est, depuis quelques semaines, recordman du monde des 10.000 mètres, avec 29' 28" 2/10.

M. Roger MATHELIN, Balbigny (Loire). — 1^{er} Voici les dimensions réglementaires d'un terrain de basket-ball : 26 mètres de long sur 14 mètres de large. Le règlement prévoit toutefois une tolérance de 2 mètres sur la longueur et de 1 mètre sur la largeur. Le panier doit être placé à 3 m. 05 du sol. 2^e Sur sa forme de la fin de la saison, Jacquin pouvait difficilement être classé dans les dix meilleurs goals français. 3^e Le Stéphanois Huguet et le racingman Salva sont deux arrières très complets. Ils se valent.

P M. PAUL, Payravault (Vendée). — Apo est le surnom de Lazarides, dont le prénom est Jean-Apôtrophe.

M. Michel POIRIER-VITRAT, par Saint-Amant-de-Boix (Charente). — En forme, Lucien Teisseire est sans doute le routier français le plus complet.

M. Ange PIETRI, Ajaccio (Corse). — 1. Jean Bastien, de l'Olympique de Marseille, a été quatre fois international A. 2. Julien Da Rui a été vingt-trois fois international. 3. L'Olympique de Marseille, sur ses dernières performances, est plus une équipe de championnat que de coupe. Éliminée prématurément, en coupe, en 1948 et en 1949, les Marseillais ont été champions en 1948 et troisièmes du championnat en 1949.

M. Jack PERRAUDIN, rue du Temple, Paris. — 1. Ray Sugar Robinson vient de conserver son titre de champion du monde des welters en battant à Philadelphie Kid Gavilan. Robinson a d'ailleurs déclaré qu'il allait abandonner son titre pour tenter de conquérir celui des poids moyens. 2^e Avant de gagner la première étape du Tour de France 1949, Paris-Reims, Marcel Dussault s'était mis en vedette en enlevant coup sur coup Paris-Bourges et le Grand Prix de Nantes.

S M. Jean SIMON, 209, rue Jules-Barni, Amiens. — Il est impossible de vous donner le nombre de randonneurs, havrais et rouennais, propriétaires de « dergy ».

M. Marius SABLIER, Arles (Bouches-du-Rhône). — Voici les formations types de Reims, Lille, Marseille, Rennes, Sochaux, Nice, pendant la saison 48-49. Reims : Paul Sinibaldi ; Jancowsky, Marche ; Penverne, Jonquet, Petitfils ; Bini, Batteux, Pierre Sinibaldi, Prouff, Flamion. Lille : Germain Jedrejak, Nuevo ; Dubreucq, Prévoit, Carré ; Walter, Vandoren, Baratte, Strappe, Lechantre - Marseille : Liberati ; Dahan, Salem, Bastien, Rodriguez, Scotti ; Nagy, Robin, Bihel, Benedetti, Pironti. Rennes : Rouxel ; Hennequin, Mansat ; Minci, Guérin, Artigas ; Cousin, Rabstjnek, Combet, Hauvespre, Gramclon - Sochaux : Lorias ; Janczewsky, Rachinsky ; Chabot, Pironi, Tellechea ; Gardien, Humphal, Courtois, Tieny, Jacques - Nice : Favre ; Firoud,

Gaillard ; Luciano, Mindonnet, Belver ; Rolland, Boursolle, Skcen, Carré, Ben Tifour.

M. Jean SERVIAN. — Plus de 91.000 spectateurs ont assisté le 2 août 1921 au championnat du monde Jack Dempsey-Georges Carpentier. Le combat se disputa à Jersey-City.

M. SYLVA, coiffeur, Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). — Nous vous conseillons de faire relier vos journaux sur place.

V M. Marc VINÇON, Châteauroux (Indre). — 1^{er} Claes court sur cycles Garin ; Marius Bonnet sur cycles Francis Pélissier ; Folch sur cycles Splendid ; Bernard Gauthier sur cycles Mercier ; Guegoen sur cycles Mercier ; A. Verschueren sur cycles Mercier ; Ghysseleynck sur cycles Rochet ; Kemp sur cycles Garin ; Conficoni sur cycles Rhonson ; Dujay sur cycles Génial Lucifer ; Guelpa sur cycles Rhonson ; Dolhats sur cycles Elvish Fontan ; Bloome sur cycles Bertin ; Maellait sur cycles Mareze ; Pamboukjian sur cycles Francis Pélissier.

Y M. Jean YGON, Genalzac (Gard). — Votre équipe de France n'est pas mauvaise, mais Cuissard et Batteux n'étaient pas en forme à la fin de la saison.

Deux jeunes sportifs de l'école nationale professionnelle d'Egletons (Corrèze). — 1^{er} Laurent Dauthuille est né le 20 février 1924 ; Robert Villemain, le 10 janvier 1924. 2^e Oui, Bartali, pendant le Tour 1948, avait un vélo muni d'un dérailleur. 3^e Non, Bort n'est pas qualifié d'office pour les poules de six du championnat de France fédéral de rugby à XV. Bort devra participer aux poules « fédérales » qui seront qualificatives pour les poules fédérales.

Un enragé du vélo. — Il est très difficile de vous conseiller. Cependant, étant donné votre très jeune âge, vous pouvez très bien attendre encore deux ans avant de courir. D'ici là, vos ressources seront peut-être suffisantes pour vous permettre d'acheter un vélo de course.

Un Berriehon, enragé du football. — Non, vous ne pensez pas que Jean Hamida ait opéré aux côtés de Ben Barek et Marcel Cerdan, en match de sélection.

Deux collégiens doltois. — 1^{er} Ecrivez au Siège du Lille Olympique Sporting Club, 46, rue des Ponts-de-Comines, Lille (Nord). 2^e Finaliste de la Coupe de France et deuxième du Championnat de France 1948-1949, Lille a bien été la meilleure équipe française.

Un grand lecteur de But et Club. — 1^{er} Nous ne le savons pas encore. 2^e But et Club paraît deux fois par semaine, pendant le Tour de France et à l'occasion des grandes manifestations qui se disputent au milieu de la semaine.

Un fou du sport. — Une erreur s'était glissée dans votre réponse. Il fallait lire : un Français n'avait pas gagné Liège-Bastogne-Liège depuis 1908. La plus belle victoire de Camille Danguiillaume est celle qu'il a remportée dans Liège-Bastogne-Liège 1949.

Un sportif des Deux-Sèvres. — Nous avons lu avec intérêt votre récente carte postale. Il est bien difficile et délicat, pour nous, de vous conseiller dans la pratique d'un sport que vos parents désapprouvent. Cependant, voici quelques conseils qui vous seront profitables : trois fois par semaine, effectuez de courtes sorties à bicyclette (30 à 40 km.) à une allure assez rapide, et en employant de petits développements (46 x 18, en pignon fixe, par exemple). Chaque jour, faites de la culture physique, particulièrement des mouvements pour les abdominaux, et des sautilllements rapides sur place pour le souffle. Quant au régime alimentaire, rien de particulier pour l'instant. Mangez sainement, sans abus, buvez le moins possible et évitez les boissons fortement alcoolisées. Ne fumez pas.

Un abonné de Malthac (Charente-Maritime). — 1^{er} Il n'est pas possible d'insérer votre annonce dans le cadre de la rubrique « Que voulez-vous savoir?... »

Un lecteur du collège d'Annel La Chapelle Saint-Mesmin (Loiret). — 1^{er} Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre. 2^e Un sport n'est pas plus spectaculaire qu'un autre. C'est une question d'appréciation personnelle. 3^e Vous êtes encore trop jeune pour songer à devenir un footballeur professionnel. Pour l'instant, contentez-vous de jouer dans une équipe d'amateurs et peut-être dans quelques années...

Un grand admirateur de But et Club. — 1^{er} Voici le palmarès du Championnat de France sur route. 1907, 1908 : Garrigou ; 1909 : Alavoine ; 1910 : Georget ; 1911, 1912, 1913 : Lapize ; 1914 : Crupelandt ; 1919 : Henri Pélissier ; 1920 : Alavoine ; 1921 : Francis Pélissier ; 1922 : Brunier ; 1923, 1924 : Francis Pélissier ; 1925, 1926 : Souhard ; 1927, 1928 : Francis Le Drogo ; 1929 : Marcel Bidot ; 1930 : Bisseron ; 1931 : Blanchonnet ; 1932 : Godinat ; 1933 : Roger Lapébie ; 1934 : Louviot ; 1935 : Speicher ; 1936 : Le Grèves ; 1937 : Speicher ; 1938 : Maye ; 1939 : Speicher ; 1941 : Zone occupée ; Goutal, zone non occupée ; Vietto ; 1942 : Idée ; 1943 : Maye ; 1944 : Caffi ; 1945 : Tassin ; 1946 : Caput ; 1947 : Idée ; 1948 : Marcelak ; 1949 : Jean Rey. 2^e Voici le palmarès de Bordeaux-Paris : 1891 : Mills ; 1892 : Stéphane ; 1893 : Cottureau ; 1894 : Lesna ; 1895 : Meyer (prof.), Gerger (am.) ; 1896 : Linton et Rivière (1^{er} ex-æquo) ; 1897 : Rivière ; 1898 : Rivière ; 1899 : Huret ; 1900 : Fischer ; 1901 : Lesna ; 1902 : Wattelier et Garin ; 1903 : Aucouturier ; 1904 : Augereau ; 1905 : Aucouturier ; 1906 : Cadolle ; 1907 : Van Houwaert ; 1908 : Trousselier ; 1909 : Van Houwaert ; 1910 : Georget ; 1911 : Faber ; 1912 : Georget ; 1913 : Mottiat ; 1914 : Deman ; 1919 : Henri Pélissier ; 1920 : Christophe ; 1921 : Christophe ; 1922 : Francis Pélissier ; 1923 : Masson ; 1924 : Francis Pélissier ; 1925 : Suter ; 1926 : Benoit ; 1927 : Ronse ; 1928 : Martin ; 1929 : Ronse ; 1930 : Ronse ; 1931 : Van Rysselberghe ; 1932 : Gijssels ; 1933 : Mithouard ; 1934 : Noret ; 1935 : De Caluwé ; 1936 : Chocque ; 1937 : Somers ; 1938 : Laurent ; 1939 : Laurent ; 1946 : Masson ; 1947 : Somers ; 1948 : Le Strat ; 1949 : Moujica.

Un fidèle lecteur de But et Club. — 1^{er} Cent vingt coureurs avaient pris, le 30 juin, le départ du Tour de France. 2^e Pour la photographie en question, écrivez à M. Robert Caudrilliers, But et Club, 124, rue Réaumur, Paris (joindre un timbre pour la réponse).

Un lecteur de Grasse (Alpes-Maritimes). — 1^{er} Le Tour d'Italie ne s'est pas couru de 1940 à 1946. 2^e Non, Ortelli n'a jamais gagné le Tour d'Italie.

Un Auxitain, lecteur de But et Club, fervent du cyclisme. — 1^{er} Par ses performances dans le Tour de France, René Vietto est une des figures les plus marquantes du cyclisme français de ces dix dernières années. 2^e Dans les Pyrénées, Apo Lazarides a une nouvelle fois, montré ses talents de grand grimpeur. Il avait malheureusement, entre Paris et Pau, pris trop de retard pour pouvoir enlever le Tour de France 1949. 3^e L'austo est un très grand grimpeur et il descend bien, mais prudemment.

Un jeune sportif. — 1^{er} Jean Prat a été le meilleur troisième ligne de l'équipe de France de rugby à XV la saison dernière. 2^e Parmi les joueurs du « quinze » de France, Jean Prat et Alban Moga détiennent le record de la sélection.

L'énorme succès remporté par notre rubrique « Que voulez-vous savoir ? » nous oblige, à notre grand regret, à « réglementer » la curiosité de nos lecteurs.

1. Nous ne communiquerons plus les palmarès individuels des champions (qui nous prennent une place considérable) ;

2. Nos correspondants ne devront pas nous poser plus de « trois questions » par lettre.

Nous pourrions ainsi leur répondre plus rapidement... et il n'y aura pas de jaloux...



par Bertrand BAGGE

QU'IL est difficile de retrouver le rythme des grandes manifestations sportives de plein air alors que, avec les vacances, le public se fait chaque fois moins nombreux et que, d'autre part, le Tour de France, encore tout proche, laisse dans toutes les mémoires le souvenir d'une épreuve incomparable qui éclipse, en popularité, toutes celles de l'année ?

C'est donc à une morne semaine que nous venons d'assister et il ne convient guère d'en

retenir que les exploits (parfois obtenus sur des terrains étrangers) qui suivent :

- La victoire des Enfants de Neptune de Tourcoing en finale de la Coupe de France de water-polo, qui ont triomphé du S. C. U. F. par 8 buts d'avance, prouvant bien qu'ils constituaient la seule formation française du moment digne de la classe européenne.

- Les victoires des rameurs parisiens dont les provinciaux ne parvinrent à triompher que dans le huit barré (Aix-les-Bains) et le deux sans barreur (frères Vandernotte), au cours des championnats de France d'aviron.

- Sur la piste du Stade de Cologne, Moulins, bien que battu par l'excellent coureur amé-

ricain Bowen, n'en abaissa pas moins le record de France qui est maintenant sa propriété en 48" 2/5. Autre succès français : celui de Ladoumègue, qui battit le meilleur « miler » des U. S. A., Lermond, dans le temps de 3' 57" 1/5 pour les 1.500 mètres.

- A Berlin, le Stad Français a battu Berlinoï et Suédois au cours d'un meeting organisé sur le Stade du S. C. Charlottenbourg. Noël : 14 m. 07 au poids et Winter : 44 m. 26 au disque, ont été, une fois encore, en vedette.

- Georges Paillard, qui reste notre meilleur stayer, a dominé, après une très belle course, Grassin, Linart et Toricelli, en remportant les deux manches de la Roue d'Or, courue au

Parc des Princes. Bien qu'il ait été battu, Grassin n'en fit pas moins excellente impression et, comme « Toto », bien que n'étant pas sélectionné par la Fédération pour disputer les championnats du monde de Zurich, a décidé de faire le trajet à ses frais, il faut lui voir — comme à son vainqueur de dimanche, d'ailleurs — une toute première chance.

- Au Central Sporting Club, le poids moyen Lebrize a eu les honneurs de la soirée. Sa victoire sur le Russe Kirpit, vaincu par arrêt de l'arbitre à la septième reprise, n'a pas manqué d'attirer l'attention sur lui. C'est un boxeur puissant qui doit encore s'étoffer. Et nous pourrions bien saluer bientôt les succès du mi-lourd Lebrize...

AU TABLEAU D'HONNEUR DU SPORT FRANÇAIS : DAUTHUILLE ET HEINRICH



En mettant Johnny Greco k. o. au 5^{me} round, mercredi, à Montréal, Laurent Dauthuille, a brillamment défendu le prestige du pugilisme français.



Nouveau recordman de France du décathlon, le puissant Strasbourgeois Heinrich vient de démontrer son extraordinaire classe d'athlète complet.